

Denis CLARINVAL

LE PÊCHEUR DE PIERRES



AVANT-PROPOS

Ce qui suit porte un titre simple et rugueux : Les pêcheurs de pierres. Il ne promet pas une pêche abondante, ni le cliquetis des prises dans le seau, ni la joie facile des filets pleins. Il suggère plutôt l'obstination d'un geste qui recommence, malgré la déception, malgré la lenteur, malgré l'eau opaque qui ne rend rien. Un pêcheur assis au milieu d'un étang, le fil plongé dans le silence, et sur la barque, à côté de lui, un tas de pierres : l'image paraît d'abord presque ironique, comme si la vie se moquait de nos attentes. Mais elle n'est pas ironique. Elle est exacte. Il arrive que l'on jette sa ligne avec un désir de poisson, de sens, de beauté, de vérité, de consolation, et que l'on remonte, patiemment, des pierres. Il arrive que la vie, au lieu de nourrir, pèse ; au lieu d'éclairer, résiste ; au lieu de répondre, se tait. Et l'on comprend alors qu'il existe une autre pêche, plus lente, plus nue : une pêche qui ne vise pas l'abondance, mais l'épreuve ; une pêche qui ne cherche pas à remplir, mais à tenir.

Ces textes naissent de ce point de bascule : quand la pierre cesse d'être seulement une défaite. Quand elle devient la preuve qu'il y a, dans le monde, une densité qui ne se laisse pas dissoudre dans les mots. La pierre, c'est le poids de la terre ; c'est la résistance qui empêche le regard de glisser ; c'est la faille même où la parole se forme. Une époque peut rêver d'ailes, de murs éternels, d'élévations rapides, et c'est précisément là qu'elle s'égare, parce qu'elle oublie le corps, la vie, la lenteur, et la nuit qui rend aux choses leur profondeur. Les pierres remontées du fond ne sont pas des trophées, mais des rappels. Elles disent : ici, rien ne se donne sans friction. Ici, rien ne se voit sans opacité. Ici, le sens n'est pas une idée suspendue, c'est une manière de demeurer, d'écouter, de se transformer.

On aurait tort, pourtant, de croire que cette pêche est une simple métaphore du désespoir. Les pierres ne sont pas seulement l'échec d'un désir : elles sont aussi l'archive du monde, son langage muet, sa mémoire compacte. Elles gardent la chaleur ancienne, la fatigue des

siècles, les blessures incorporées, les erreurs devenues chair. Elles sont ce qui demeure quand l'enthousiasme se dégonfle et que les grands mots perdent leur éclat. Elles sont pauvres, mais elles ne mentent pas. Et c'est peut-être ici que commence la conversion la plus silencieuse : comprendre que le poète n'est pas d'abord celui qui s'envole, mais celui qui revient ; non celui qui remplace la terre par des nuages, mais celui qui demeure assez près du sol pour entendre, dans le visible, la part d'invisible qui le traverse.

Car il y a plusieurs sortes de pêche. Il y a celle qui cherche une beauté abstraite au-dessus des eaux, une beauté de surface, un reflet sans profondeur. Il y a celle qui confond l'éternel avec une paroi, et l'élévation avec une fuite. Et puis il y a la pêche obstinée, celle qui accepte de remonter des pierres jusqu'à ce qu'elles cessent d'être des pierres seulement. Alors le geste change : on ne cherche plus à prouver, à convaincre, à bâtir un système de prises. On cherche à écouter. On comprend que la terre parle, mais d'une voix basse ; qu'elle ne se livre pas au vacarme ; qu'elle demande des oreilles fines, une veille, une patience. Et l'on découvre, dans cette écoute, une joie singulière : la joie de l'incertain, la joie de tenter sans garantie, la joie de ne pas réduire la vie à ce qui se compte.

Les poèmes qui composent ce cycle se tiennent sur cette ligne : entre la pierre et le poisson, entre le poids et la traversée, entre la nuit et le jour. Ils ne veulent pas expliquer, ni instruire, ni faire la leçon au monde. Ils veulent laisser passer un souffle, comme on laisse passer l'air quand la caverne s'alourdit. Ils suivent un mouvement : du pêcheur de pierres, figure de l'homme qui tire du monde des poids muets, au pêcheur de l'invisible, figure de celui qui apprend à reconnaître, dans le même monde, des signes discrets, des flammes limitées, une braise qui ne crie pas. Puis vient l'appel à écouter la terre, à ramener la vertu au corps et à la vie, non pour l'amoindrir, mais pour lui donner un sens humain. Et enfin, au terme, la silhouette du poète sans visage, celui qui refuse d'être statue, qui refuse d'être un maître à

vénérer, qui ordonne presque qu'on le perde afin que chacun se trouve. Il n'y a pas d'ultime refuge dans une figure : il y a une route, un grand midi, une promesse qui ne se confond pas avec un dieu nouveau.

Il faut lire ces textes comme on suit, au crépuscule, un sentier qui n'a pas de panneaux. Ils avancent par reprises, par variations, par retours, comme l'eau avance dans l'étang : sans hâte, sans emphase, mais avec une obstination de fond. Ils portent une intuition simple : la terre n'est pas l'ennemie de l'infini ; elle en est la condition. Ce que l'on appelle « invisible » n'est pas un ailleurs ; c'est une profondeur du visible. Et la poésie, quand elle est juste, n'ajoute pas des ornements au monde : elle rend au monde sa résistance, sa pénombre, sa capacité de répondre.

Ainsi, le titre *Les pêcheurs de pierres* ne désigne pas une malédiction, mais une épreuve fondatrice. Remonter des pierres, c'est apprendre la densité. C'est apprendre la mesure. C'est apprendre que l'on ne guérit pas en s'évadant. C'est apprendre que la parole ne tient que si elle est accordée à une réalité qui ne cède pas. Et c'est à partir de là seulement que l'invisible peut être pêché, non comme un miracle, mais comme une fidélité : une flamme unique qui jaillit des ruines, un parfum d'avenir, une odeur salubre, un nouvel espoir qui enveloppe la terre sans la trahir.

Qu'on entre donc dans ces pages comme on s'assoit au bord de l'étang : sans impatience, sans exigence de prise. La ligne descend dans l'eau sombre. Le monde ne se hâte pas. Et pourtant, quelque chose remonte, parfois une pierre, parfois une braise, parfois une joie plus profonde que la peine. Ce qui compte n'est pas de remplir la barque, mais de devenir capable d'écouter, et de créer, au ras du monde, la place d'un nouveau matin.

DES POÈTES

« Depuis que je connais mieux le corps, — disait Zarathoustra à l'un de ses disciples — l'esprit n'est plus pour moi esprit que dans une certaine mesure ; et tout ce qui est « impérissable » — n'est aussi que symbole. » « Je t'ai déjà entendu parler ainsi, répondit le disciple ; et alors tu as ajouté : « Mais les poètes mentent trop. » Pourquoi donc disais-tu que les poètes mentent trop ? » « Pourquoi ? dit Zarathoustra. Tu demandes pourquoi ? Je ne suis pas de ceux qu'on a le droit de questionner sur leur pourquoi. Ce que j'ai vécu est-il donc d'hier ? Il y a longtemps que j'ai vécu les raisons de mes opinions. Ne faudrait-il pas que je fusse un tonneau de mémoire pour pouvoir garder avec moi mes raisons ? J'ai déjà trop de peine à garder mes opinions ; il y a bien des oiseaux qui s'envolent. Et il m'arrive aussi d'avoir dans mon colombier une bête qui n'est pas de mon colombier et qui m'est étrangère ; elle tremble lorsque j'y mets la main. Pourtant que te disait un jour Zarathoustra ? Que les poètes mentent trop. — Mais Zarathoustra lui aussi est un poète. Crois-tu donc qu'en cela il ait dit la vérité ? Pourquoi le crois-tu ? » Le disciple répondit : « Je crois en Zarathoustra. » Mais Zarathoustra secoua la tête et se mit à sourire. La foi ne me sauve point, dit-il, la foi en moi-même moins que toute autre. Mais, en admettant que quelqu'un dise sérieusement que les poètes mentent trop : il aurait raison, — nous mentons trop. Nous savons aussi trop peu de choses et nous apprenons trop mal : donc il faut que nous mentionnions. Et qui donc, parmi nous autres poètes, n'aurait pas falsifié son vin ? Bien des mixtures empoisonnées ont été faites dans nos caves, l'indescriptible a été réalisé. Et puisque nous savons peu de choses, nous aimons du fond du cœur les pauvres d'esprit, surtout quand ce sont des jeunes femmes ! Et nous désirons même les choses que les vieilles femmes se racontent le soir. C'est ce que

nous appelons en nous-même l'éternel féminin. Et, en nous figurant qu'il existe un chemin secret qui mène au savoir et qui se dérobe à ceux qui apprennent quelque chose, nous croyons au peuple et à sa « sagesse ». Mais les poètes croient tous que celui qui est étendu sur l'herbe, ou sur un versant solitaire, en dressant l'oreille, apprend quelque chose de ce qui se passe entre le ciel et la terre. Et s'il leur vient des émotions tendres, les poètes croient toujours que la nature elle-même est amoureuse d'eux : Et qu'elle se glisse à leur oreille pour y murmurer des choses secrètes et des paroles caressantes. Ils s'en vantent et s'en glorifient devant tous les mortels ! Hélas ! il y a tant de choses entre le ciel et la terre que les poètes sont les seuls à avoir rêvées ! Et surtout au-dessus du ciel : car tous les dieux sont des symboles et des artifices de poète. En vérité, nous sommes toujours attirés vers les régions supérieures — c'est-à-dire vers le pays des nuages : c'est là que nous plaçons nos ballons multicolores et nous les appelons Dieux et Surhumains. Car ils sont assez légers pour ce genre de sièges ! — tous ces Dieux et ces Surhumains. Hélas ! comme je suis fatigué de tout ce qui est insuffisant et qui veut à toute force être événement ! Hélas ! comme je suis fatigué des poètes ! Quand Zarathoustra eut dit cela, son disciple fut irrité contre lui, mais il se tut. Et Zarathoustra se tut aussi ; et ses yeux s'étaient tournés à l'intérieur comme s'il regardait dans le lointain. Enfin il se mit à soupirer et à prendre haleine. Je suis d'aujourd'hui et de jadis, dit-il alors ; mais il y a quelque chose en moi qui est de demain, et d'après-demain, et de l'avenir. Je suis fatigué des poètes, des anciens et des nouveaux. Pour moi ils sont tous superficiels et tous des mers desséchées. Ils n'ont pas assez pensé en profondeur : c'est pourquoi leur sentiment n'est pas descendu jusque dans les tréfonds. Un peu de volupté et un peu d'ennui : c'est ce qu'il y eut encore de meilleur dans leurs méditations. Leurs arpegges m'apparaissent comme des glissements et des fuites de fantômes ; que connaissaient-ils jusqu'à présent de l'ardeur qu'il y a dans les sons ! — Ils ne sont pas non plus assez propres

pour moi : ils troublent tous leurs eaux pour les faire paraître profondes. Ils aiment à se faire passer pour conciliateurs, mais ils restent toujours pour moi des gens de moyens-termes et de demi-mesures, troubleurs et mal-propres ! — Hélas ! j'ai jeté mon filet dans leurs mers pour attraper de bons poissons, mais toujours j'ai retiré la tête d'un dieu ancien. C'est ainsi que la mer a donné une pierre à l'affamé. Et ils semblent eux-mêmes venir de la mer. Il est certain qu'on y trouve des perles : c'est ce qui fait qu'ils ressemblent d'autant plus à de durs crustacés. Chez eux j'ai souvent trouvé au lieu d'âme de l'écume salée. Ils ont pris à la mer sa vanité ; la mer n'est-elle pas le paon le plus vain entre tous les paons ? Même devant le buffle le plus laid, elle étale sa roue ; elle déploie sans se lasser la soie et l'argent de son éventail de dentelles. Le buffle regarde avec colère, son âme est tout près du sable, plus près encore du fourré, mais le plus près du marécage. Que lui importe la beauté et la mer et la splendeur du paon ! Tel est le symbole que je dédie aux poètes. En vérité leur esprit lui-même est le paon le plus vain entre tous les paons et une mer de vanité ! L'esprit du poète veut des spectateurs : ne fût-ce que des buffles ! — Pourtant je me suis fatigué de cet esprit : et je vois venir un temps où il sera fatigué de lui-même. J'ai déjà vu les poètes se transformer et diriger leur regard contre eux-mêmes. J'ai vu venir des expiateurs de l'esprit : c'est parmi les poètes qu'ils sont nés. — Ainsi parlait Zarathoustra. »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra, livre II)

LECTURE

Ce texte est un petit volcan, parce qu'il fait exploser tranquillement une illusion très tenace : l'idée que le poète serait, par vocation, du côté de la vérité. Tout commence d'ailleurs par une phrase qui déplace la scène entière : depuis que Zarathoustra connaît mieux le corps, l'esprit n'est esprit « que dans une certaine mesure », et l'« impérissable » n'est plus qu'un symbole. Autrement dit, il coupe net la tentation de faire du poème un escalier vers l'au-delà, ou un organe de l'éternel. Il ne détruit pas le symbolique ; il le remet à sa place : le symbole n'est pas une preuve, encore moins une substance, c'est une figure qui indique, qui pointe, qui esquisse — mais qui ne garantit rien. Cette entrée en matière éclaire tout le reste : si l'« impérissable » est symbole, alors le poète qui parle comme s'il manipulait des réalités impérissables parle trop facilement. Et ment. Il ment non au sens moral, mais au sens où il prend ses figures pour des choses, ses élans pour des fondations, ses intensités pour des certitudes.

La scène avec le disciple est très importante, parce qu'elle met en place une dramaturgie de la croyance. Le disciple veut un « pourquoi », il veut des raisons, des justifications, une doctrine. Et Zarathoustra refuse : non par caprice, mais parce que la demande du « pourquoi » est déjà une volonté de fixer, d'archiver, de rendre stable ce qui, en lui, est devenu mouvement. Il dit en somme : mes raisons ne sont pas des pièces à conviction, ce que j'ai vécu n'est pas « d'hier », et mes opinions ne tiennent déjà qu'à grand-peine en moi — elles s'envolent comme des oiseaux. Magnifique image : une pensée vivante est un colombier, pas un coffre-fort. Et parfois, dans ce colombier, il y a « une bête étrangère » qui tremble quand on y met la main : quelque chose en nous qui n'est pas de nous, qui s'est logé là, qui fait peur, qui résiste. On est très près de ce que tu disais des failles : ce n'est pas un lieu où l'on s'installe, c'est une traversée, une étrangeté interne, une zone d'ombre qui tremble

quand on la touche. C'est même le contraire du discours professoral : la pensée ne se tient pas comme un système, elle se tient comme une inquiétude apprivoisée.

Et c'est là que Zarathoustra se retourne contre lui-même : « les poètes mentent trop... mais moi aussi je suis un poète ». Le texte devient alors un miroir brisé. Il ne s'agit plus de dénoncer « les autres », mais d'atteindre un vice de structure : la poésie, en tant qu'elle fabrique des images, des dieux, des surhommes, des chemins secrets vers le savoir, a une pente naturelle à l'enflure. Elle n'est pas fausse parce qu'elle invente — inventer est sa grandeur — mais parce qu'elle se laisse tenter par le prestige de l'invention, par le désir que l'invention *soit* plus vraie que le réel. D'où le motif du vin falsifié : le poète coupe son vin, mélange, trafique, ajoute des substances pour que l'effet soit plus fort, plus rare, plus « indicible ». Il y a ici une critique féroce du « sublime » comme drogue : l'indescriptible « réalisé », le mystère fabriqué, la profondeur contrefaite. Et Nietzsche ajoute un trait cruel et très lucide : comme le poète sait peu et apprend mal, il se venge par la mythologie, par la sentimentalité, par ce goût de « l'éternel féminin », par la croyance au peuple et à sa « sagesse », par l'idée qu'allongé dans l'herbe on surprend des secrets cosmiques. Cela ne vise pas la tendresse en elle-même ; cela vise l'usage qu'on en fait quand elle devient un privilège cognitif imaginaire, un raccourci vers la vérité. Le poète se dit : « je n'ai pas appris comme les savants, donc j'ai un autre accès, plus pur, plus secret ». C'est cette prétention que Zarathoustra appelle mensonge : non le mensonge de la bouche, mais le mensonge de la posture.

Le cœur du passage, c'est la démolition des « régions supérieures » comme dépôt de ballons multicolores. On croit souvent que Nietzsche attaque la métaphysique au nom d'un matérialisme plat ; ici, c'est autre chose : il attaque l'ascension « poétique » quand elle n'est qu'une légèreté, une fuite, un spectacle. Le poète, dit-il, place au-dessus du ciel ses dieux et

ses surhommes parce que c'est léger, parce que ça flotte bien, parce que ça attire les regards. Là encore, ce n'est pas une critique de l'idéal en tant que tel ; c'est une critique de l'idéal quand il est un substitut au travail de profondeur. Le mot « traversés » prend ici tout son poids : l'élévation facile est une manière d'éviter d'être traversé par le sombre. Au lieu de descendre dans l'ombre, non pas l'ombre comme mal, mais l'ombre comme profondeur et résistance — le poète monte dans les nuages, dans la facilité du merveilleux, et appelle cela « inspiration ». Et Zarathoustra, fatigué, lâche une phrase qui pourrait être la devise de ton propre combat contre la parole trop claire : il est las de « l'insuffisant qui veut à toute force être événement ». C'est une fatigue contre l'emphase, contre le « faire date » de l'âme, contre la mise en scène permanente du profond.

Vient ensuite le grand retournement : Zarathoustra se tait, regarde « à l'intérieur », puis affirme qu'il y a en lui du demain et de l'après-demain. C'est essentiel : ce qu'il cherche n'est pas un verdict sur la poésie, mais une autre manière de la rendre possible. Quand il dit que les poètes sont « superficiels » et « mers desséchées », il vise précisément le manque de descente : ils n'ont pas assez pensé « en profondeur », donc leur sentiment n'a pas atteint les tréfonds. Ce n'est pas une injure moraliste, c'est un diagnostic : sans profondeur, le sentiment reste théâtre. Et quand il les accuse de troubler leurs eaux pour les faire paraître profondes, il touche un point très rare : la fausse profondeur est reconnaissable à son trouble. Ce trouble n'est pas la nuit féconde, ce n'est pas l'opacité vivante ; c'est la turbidité volontaire, la confusion maquillée en abîme. Là, tu entends comme moi la proximité avec ta phrase sur la transparence du regard : il y a une transparence qui effondre le langage, et il y a aussi une obscurité qui le falsifie. Entre les deux, il faut cette « pénombre juste » que tu cherches : une obscurité qui n'est pas brouillage, mais résistance ; une profondeur qui ne se montre pas, mais qui se laisse approcher.

La longue métaphore de la mer et du paon est l'une des plus violentes du texte. La mer est vanité : elle déploie ses dentelles, elle étale sa roue, elle brille, elle fascine. Le poète ressemble à cette mer : capable de perles, oui, mais aussi crustacé, dur, salé, écume au lieu d'âme. Et en face, le buffle, « le plus laid », qui a l'âme près du sable, du fourré, du marécage : proche du bas, proche de la terre lourde, proche de ce qui ne brille pas. C'est là que Nietzsche est subtil : il ne dit pas « soyez buffle et non paon », il dit que le poète paon a besoin de spectateurs, « ne fût-ce que des buffles ». Autrement dit, l'esprit du poète est souvent un désir de public. Ce qu'il attaque, c'est la poésie comme narcissisme ontologique : l'art non comme nécessité intérieure, mais comme économie de regards. Et c'est une critique qui n'épargne pas Zarathoustra lui-même : car lui aussi parle, lui aussi séduit, lui aussi construit une scène. D'où la conclusion, presque prophétique : il voit venir un temps où l'esprit du poète sera fatigué de lui-même, et où naîtront des « expiateurs de l'esprit », nés parmi les poètes. C'est la pointe : la poésie la plus haute n'est pas celle qui ajoute des dieux, mais celle qui expie sa propre tentation de mentir, celle qui se retourne contre sa vanité, qui s'éprouve, qui se purifie, non par morale, mais par nécessité de vérité.

Si je devais dire ce que ce chapitre te donne, à toi, sans le réduire, ce serait ceci : Nietzsche n'attaque pas la poésie, il attaque la poésie qui se protège de la faille en la remplaçant par le nuage. Il réclame une poésie traversée, éprouvée, descendue, une poésie qui ne se contente pas d'évoquer l'abîme, mais qui consent à sa résistance, à sa lenteur, à sa pénombre. Et il te met en garde contre deux impostures symétriques : la transparence (où le monde devient surface et où le langage s'effondre) et le trouble fabriqué (où le langage simule la profondeur en remuant ses eaux). Entre ces deux mensonges, il y a le chemin étroit : le poème comme veille, comme tenue, comme adresse, non pas « au-dessus du ciel », mais au

bord de la faille, là où l'ombre n'est pas un décor et où l'infini n'est pas un ballon, mais un passage.

LE PÊCHEUR DE PIERRES

Il descendait avant l'aube au bord des eaux sans rives,
Là où la mer respire comme un grand animal las,
Avec son filet lourd, ses cordes râpeuses, ses mains nues,
Il ne cherchait pas l'écume, ni les chants des lointains,
Mais ce frisson rare, sous la surface, d'une vie qui résiste,
Une touche, un heurt, un signe dans le noir salé,
Car il croyait encore qu'un bon poisson existe,
Qu'il vient du fond, qu'il porte une braise de profondeur,
Et qu'en le tirant au jour on tire aussi du monde
Une vérité sans éclat, mais dense comme une pierre chaude.

La mer pourtant se donnait, large, superbe et vide,
Elle roulait ses dentelles, ses reflets, ses promesses,
Elle montrait ses couleurs comme un paon déployé,
Et lui, pauvre pêcheur, se laissait prendre au geste,
Jetant encore et encore son filet dans la splendeur,
Sans colère, sans plainte, avec la patience du métier,
Il attendait, le corps immobile, l'oreille au vent,
Comme on attend qu'un mot enfin pèse sur la langue,
Comme on attend qu'une nuit se fasse assez profonde
Pour que le vrai remonte, non en cris, mais en silence.

Il y avait dans la mer des rumeurs de miracles,
Des ballons multicolores montaient des vagues au ciel,
On les appelait Dieux, on les appelait Surhommes,
Et chaque ballon tirait le regard vers la légèreté,
Vers les régions où l'on flotte sans être traversé,
Là où l'on se déclare profond parce qu'on est haut,
Mais le pêcheur restait près du bord, près du sable,
Il connaissait le poids des choses, la gravité du sel,
Il savait qu'une vraie profondeur ne s'annonce pas,
Qu'elle ne se montre pas : elle heurte, elle retient, elle blesse.

Quand il ramenait le filet, l'eau tombait comme des larmes,
Les cordes chantaient un instant puis redevenaient muettes,
Et dans les mailles tremblantes, presque toujours,
Il trouvait la même offrande : une pierre froide,
Une tête ancienne, un visage d'idole sans yeux,
Comme si la mer, moqueuse, rendait au faim sa dureté,
Comme si elle disait : « Voilà ce que tu cherches,
Tu voulais du vivant, je te donne du symbole,
Tu voulais du poisson, je te donne du dieu usé,
Tu voulais du profond, je te donne la forme du profond. »

Alors il lavait la pierre, doucement, avec la patience,
Il en retirait les algues, les coquilles, la boue,
Il regardait longtemps ce visage de sel et de temps,
Et quelque chose en lui hésitait, comme un oiseau pris,
Car la pierre avait une beauté, oui, une beauté dure,
Une beauté d'écaille et de poussière,
Mais elle ne nourrissait personne, sinon l'orgueil,
Elle ne donnait ni chair, ni chaleur, ni souffle,
Et il comprenait, sans le dire, que le monde ment parfois
En donnant des formes parfaites à l'absence de vie.

Il pensait aux poètes qui jettent leurs filets de paroles,
Qui ramènent des dieux, des nuages, des perles sonores,
Qui troublent leur eau pour qu'elle semble profonde,
Qui appellent « abîme » une surface remuée,
Et qui, quand ils ont faim, mangent la vanité de l'écume,
Le pêcheur, lui, avait faim d'un poisson simple,
Un poisson sombre, lourd, sans éclat,
Quelque chose qui vienne des tréfonds sans se faire spectacle,
Quelque chose qui résiste à la lumière,
Et qui garde dans sa chair la nuit de la mer.

Mais la mer restait paon, et le paon se plaît à l'ovation,
Il déploie sans se lasser la soie de ses dentelles,
Il veut des spectateurs, ne fût-ce que des buffles,
Et le pêcheur sentait parfois ce désir dans son propre cœur,
Ce besoin qu'on le voie lutter, qu'on admire son geste,
Qu'on l'applaudisse quand il tire le filet,
Alors il se reprochait son théâtre intérieur,
Car ce théâtre-là falsifie le vin de la parole,
Il transforme la quête en événement,
Et la profondeur en simple décor pour la gloire.

Il apprit à pêcher sans témoins, dans le vent nu,
À ne pas se raconter la mer comme une amante,
À ne pas croire qu'elle lui murmure des secrets,
À écouter seulement son souffle immense, indifférent,
Et à rester là, traversé par l'ombre qui manque de clarté,
Car l'ombre n'est pas le mal : elle est la profondeur du réel,
Elle rend au regard sa résistance, sa lenteur,
Et au langage sa tenue, sa braise, sa pudeur,
Alors le pêcheur comprit qu'il ne devait pas conquérir,
Mais consentir : attendre sans inventer d'issue.

Il y eut des soirs où la mer semblait presque se taire,
Où la lune posait sur l'eau une route fragile,
Et le pêcheur, dans cette pénombre, sentait la faille du monde,
Non comme un trou où s'abriter, mais comme un passage en lui,
Une ouverture qui le rendait plus réel, plus pauvre,
Plus proche du sable, du fourré, du marécage intérieur,
Il se disait : « Je ne suis pas un maître, je suis un seuil,
Je ne suis pas un vainqueur, je suis un veilleur,
Je ne suis pas un poète-paon, je suis un homme qui cherche,
Et chercher, c'est accepter la fatigue de ne pas trouver. »

Pourtant il jetait encore, par fidélité au possible,
Non au possible des ballons, mais au possible du fond,
Il jetait comme on s'adresse, sans garantie,
Comme on prononce une phrase qui ne veut pas conclure,
Comme on tend la main dans les ruines sans promettre le salut,
Il jetait son filet, et la mer répondait par sa beauté,
Par sa grande beauté inutile, et cela le blessait,
Car la beauté sans vie est une ironie parfaite,
Elle ressemble à la vérité, et n'est qu'une surface,
Elle donne au cœur une pierre et appelle cela nourriture.

Il rentrait parfois avec des paniers de pierres,
Et dans la cabane, les pierres s'empilaient comme des pages,
Des dieux anciens, des masques, des idoles mangées par le sel,
Tout un musée de symboles pour affamer un homme,
Il les regardait la nuit, à la lueur d'une lanterne,
Et il se demandait : « Suis-je devenu collectionneur d'absence ?
Suis-je devenu celui qui confond le signe et la chair ?
Suis-je devenu poète à mon tour, falsifiant mon vin,
Faisant passer la pierre pour un poisson,
Et la vanité pour une profondeur ? »

Alors il prit une décision lente, non héroïque,
Il ne jeta pas les pierres à la mer avec colère,
Il ne renia pas la beauté, ni le symbole,
Il apprit seulement à ne pas s'y tromper,
À dire : « Ceci est pierre, et cela ne nourrit pas »,
À garder le symbole comme une lampe et non comme un pain,
À se souvenir que l'impérissable est symbole,
Que l'esprit n'est esprit que dans une certaine mesure,
Et que la parole, si elle veut être juste,
Doit descendre dans le corps, dans le sable, dans le poids.

Il recommença à pêcher près du fond, près du noir,
Non par technique, mais par consentement,
Il ne cherchait plus l'événement, mais la présence,
Il ne cherchait plus la perle pour briller au marché,
Il cherchait le poisson qui n'a pas de témoin,
Celui qui vit loin des lumières, loin des ballons,
Celui qui ne se raconte pas, qui ne se vante pas,
Celui qui est vivant, simplement vivant,
Et s'il ne venait pas, le pêcheur restait quand même,
Car rester est parfois la seule vérité possible.

Il devint plus silencieux, et le silence l'éduqua,
Il lui apprit la différence entre profond et trouble,
Entre ombre et confusion, entre nuit et théâtre,
Il lui apprit que la vraie profondeur n'a pas besoin de se salir,
Qu'elle est sombre sans artifice, dense sans spectacle,
Et que le regard, pour voir, doit être heurté,
Doit rencontrer une résistance, un seuil, une opacité,
Sinon il glisse, et la langue glisse avec lui,
Et l'on parle, oui, mais comme on marche sur une glace,
Sans jamais sentir le sol, sans jamais habiter.

Une fois, dans un matin de brume, il sentit enfin,
Non un choc violent, mais une tension dans le filet,
Quelque chose de lourd, de vivant, de rétif,
La mer se mit à tirer, comme si elle refusait de donner,
Et le pêcheur sourit, non de victoire, mais de reconnaissance,
Car ce refus était la preuve qu'il y avait vie,
La vie résiste, elle ne se livre pas comme un objet,
Elle se débat, elle échappe, elle blesse,
Et cette blessure est une joie grave,
Comme une braise dans la cendre : petite, mais indéniable.

Il tira longtemps, les mains brûlées par la corde,
Le corps penché, le souffle court,
Et quand enfin le filet remonta, il ne vit pas tout de suite,
La brume, l'eau, le sel brouillaient le moment,
Puis une forme sombre apparut, sans éclat,
Un poisson noir, lourd, presque pierre par sa densité,
Mais chaud, mais vivant, mais palpitant,
Et le pêcheur eut envie de pleurer, non de bonheur facile,
Mais parce qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait :
Une vie sans spectacle, une vérité sans nuage.

Il ne montra pas ce poisson à la foule,
Il ne le brandit pas comme une preuve,
Il le posa doucement, comme on pose une parole juste,
Et il remercia intérieurement la mer,
Non pour sa beauté, mais pour sa résistance,
Car elle l'avait forcé à devenir plus pauvre,
À renoncer aux ballons, aux dieux légers,
À descendre en lui-même, vers le sable, vers la faille,
Et ce renoncement avait ouvert en lui un espace,
Un espace d'infinies possibilités, non de rêves, mais de présence.

Il comprit alors la fatigue de Zarathoustra,
La fatigue des poètes qui veulent à toute force être événement,
La fatigue des mers desséchées qui troublent leurs eaux,
Et il comprit aussi le danger inverse :
Celui de mépriser la mer, de haïr la beauté,
Car la beauté, même vaine, indique une puissance,
Elle dit que le monde peut encore déployer ses dentelles,
Et que l'homme, s'il ne se trompe pas, peut apprendre,
Non à adorer, mais à veiller,
Non à posséder, mais à demeurer auprès du vrai.

Le pêcheur garda ses pierres, mais il les mit à part,
Comme on garde des idoles brisées pour se souvenir,
Pour se souvenir que l'esprit aime la vanité,
Que le regard aime le haut, que la langue aime le nuage,
Et que la profondeur, elle, demande un travail d'ombre,
Un travail de patience, de silence, de corps,
Il se dit : « Je suis traversé par des failles et des zones d'ombre,
Et ces failles ne sont pas mon refuge : elles sont mon passage,
Elles sont ma manière d'habiter, non en surface, mais en profondeur,
Elles me rendent possible, elles me rendent vivant. »

Ainsi il continue, chaque jour, de jeter son filet,
Non pour ramener des dieux anciens à l'affamé,
Non pour faire de sa pêche une légende,
Mais pour rester fidèle à l'ouverture du monde,
À ce qui résiste, à ce qui se dérobe, à ce qui vit dans le sombre,
Il sait qu'il reviendra souvent avec des pierres,
Il le sait, et pourtant il ne renonce pas,
Car même la pierre lui rappelle de ne pas mentir,
Et quand parfois un poisson sombre palpite dans les mailles,
Il sait que la mer, enfin, n'a pas seulement déployé sa roue : elle a répondu.

CONTREPOINT

Le poète, tel que nous le comprenons, n'a rien d'un pêcheur de pierres qui, le regard levé vers les nuages, tirerait du ciel une beauté légère, abstraite, et s'en contenterait comme d'un trophée. Cette figure-là existe, bien sûr : elle a sa séduction, son panache, sa roue de paon, et même parfois son éclat. Mais elle demeure un art de la fuite — une manière de se sauver du monde en l'ornant, de se dispenser du poids en inventant des hauteurs. Ce poète-là aime l'azur parce qu'il ne résiste pas ; il aime le lointain parce qu'il ne blesse pas ; il aime les symboles parce qu'ils se laissent manipuler sans rendre de compte. Il fait monter des ballons, et appelle cela « divin ». Il rêve une surplombante clarté. Et le monde, sous ses mots, devient décor.

Or ce n'est pas notre poète. Le nôtre est un obstiné de la terre. Non pas un « terre-à-terre », non pas un réaliste qui se contenterait du visible et ferait de l'invisible une superstition ; mais un obstiné au sens le plus exigeant : celui qui refuse la facilité des hauteurs, celui qui demeure là où ça pèse, là où ça résiste, là où l'on ne peut pas tricher. Il sait que le ciel, lorsqu'on le prend comme refuge, est souvent une façon de manquer la profondeur. Il sait que l'infini n'est pas nécessairement en haut. Il sait, surtout, que l'invisible véritable n'est pas ailleurs : il est dans le visible même, comme sa part non épuisée, son retrait intérieur, son tremblement secret.

C'est pourquoi le poète n'a pas pour tâche d'arracher au monde un « sens » qui s'y cacherait comme un trésor ; il a pour tâche de faire apparaître ce qui s'y tient déjà, mais qui échappe au regard trop sûr. Il ne révèle pas un absent : il rend sensible une présence qui, sans lui, resterait muette. Et c'est une différence capitale. Car si l'on croit que l'invisible est absent, on court immédiatement le risque de l'inventer, de le projeter, de le fabriquer en nuages, en dieux légers, en mythes de consolation. Mais si l'on comprend que l'invisible est là, non pas

comme objet, mais comme profondeur, alors le poète devient veilleur. Il ne monte pas : il demeure. Il ne sublime pas : il écoute. Il ne remplace pas le monde : il l'ouvre.

Être obstiné de la terre, cela veut dire : consentir au fini. Consentir à l'instant. Consentir à la matérialité des choses, à leur poids, à leur rugosité, à leur silence. Mais consentir ainsi n'est pas se résigner ; c'est, au contraire, la seule voie pour percevoir ce qui traverse le fini sans l'abolir. Car l'infini que nous cherchons n'est pas celui qui nie les limites ; c'est celui qui habite les limites. Il ne supprime pas la forme : il la travaille de l'intérieur. Il ne détruit pas l'instant : il le traverse, comme une brûlure douce, comme une braise. Il ne vient pas « après » le monde : il l'accompagne, il le creuse, il le rend plus profond qu'il ne paraissait.

Alors l'éternel change de visage. Il n'est plus ce grand arrière-monde où l'on irait se reposer de la terre. Il n'est plus la promesse d'un ailleurs. Il devient ce qui, dans l'instant, excède l'instant sans le quitter. Il devient une intensité de présence, une vibration, un « plus » silencieux, non quantitatif, non spectaculaire, qui fait que l'instant, tout en passant, n'est pas seulement du passage. Il est traversé. Et cette traversée n'est pas une théorie ; elle se reconnaît à ses effets : le monde résiste davantage, il devient moins consommable, moins transparent, plus proche et plus lointain à la fois. Une pierre n'est plus seulement une pierre. Un arbre n'est plus seulement un arbre. Ils ne deviennent pas symboles au sens de bijoux métaphysiques ; ils deviennent plus eux-mêmes, et c'est précisément cela qui les ouvre.

Le poète travaille donc au point le plus difficile : celui où il faut tenir ensemble la terre et l'infini, le corps et la profondeur, l'instant et l'éternel, sans tricher, sans dissoudre l'un dans l'autre. Il sait que si l'on quitte la terre, on perd le réel ; et que si l'on s'y enferme, on perd la profondeur. Il avance dans un entre-deux qui n'est pas un compromis, mais une exigence : rester fidèle au visible, tout en le rendant capable de laisser transparaître son invisible. Non pas transparaître comme une vitre, cette transparence qui effondre le langage, mais

transparaître comme une opacité habitée, une pénombre juste : assez d'ombre pour que le monde ne se livre pas d'un seul coup, assez de lumière pour que quelque chose pourtant réponde.

Il y a, dans cette obstination, une ascèse — mais une ascèse d'amour. Il faut renoncer au spectaculaire, renoncer à l'événement, renoncer au panache des grands mots qui montent comme des feux d'artifice. Il faut accepter la lenteur, l'imperceptible, le presque rien. Car c'est souvent dans le presque rien que l'invisible se laisse approcher : une inflexion de voix, une poussière de nuit sur une phrase, une image retenue au lieu d'être lancée, un silence qui ne comble pas mais ouvre. La poésie que nous cherchons n'est pas une victoire de la langue : c'est une tenue de la langue. Une fidélité. Une veille.

Et c'est peut-être là, au fond, la définition la plus simple : le poète est celui qui refuse de réduire le monde à ce qui se montre. Il sait que le visible n'est pas un total, mais une porte. Il sait que chaque chose porte en elle une réserve, une part nocturne, une profondeur qui ne se laisse pas avaler par le regard. Alors il travaille non à « ajouter » de l'infini, mais à empêcher qu'on le chasse. Il travaille à garder ouverte la faille qui rend tout habitable, cette faille qui n'est pas un refuge, mais un passage ; cette ombre qui n'est pas négation, mais profondeur ; cette présence qui n'est pas éclat, mais braise.

Ainsi, loin d'être un pêcheur de pierres, le poète devient une sorte de cultivateur du réel : il laboure, il attend, il veille, il ne tire pas sur la plante pour la faire pousser. Il sait que l'invisible n'obéit pas. Il se contente de rendre au monde ses conditions de réponse : la résistance, la distance, l'opacité vivante. Et quand le monde répond, parfois à peine, le poème n'en fait pas une théorie. Il en fait une demeure fragile. Une demeure de passage. Une demeure qui ne possède rien, mais qui laisse, enfin, l'infini habiter le fini, l'éternel traverser l'instant, et l'homme, obstiné de la terre, devenir un veilleur de profondeur.

LE PÊCHEUR DE L'INVISIBLE

Il ne levait pas les yeux pour y chercher des royaumes,
Il ne montait pas aux nuages pour y cueillir des preuves,
Il restait sur la terre, au bord du jour, au bord des choses,
Là où l'herbe a son odeur, où la pierre garde son froid,
Là où la main se salit, où le corps apprend sa mesure,
Car l'invisible, disait-il, n'est pas ailleurs que le visible,
Il est dedans, comme une réserve, un retrait, une braise,
Et pour le prendre, il faut d'abord renoncer à l'attraper,
Il faut un filet de patience, un pas lent, une écoute sans triomphe,
Et laisser le monde répondre au lieu de le forcer à parler.

Il jetait son filet non dans le ciel, mais dans l'instant,
Dans cette minute qui passe et qui pourtant demeure,
Il le jetait dans un regard, dans un seuil, dans une ombre,
Dans l'intervalle entre deux mots, là où le sens respire,
Il ne cherchait pas l'événement, mais la petite résistance,
Le heurt discret qui rend la présence plus dense,
Car dès que tout glisse, tout devient surface, et la langue s'effondre,
Mais qu'un obstacle se dresse, un silence, une faille, une pudeur,
Et l'invisible, parfois, remue sous la peau des choses,
Comme un poisson sombre qui refuse la lumière et pourtant existe.

Ses filets n'étaient pas de corde : ils étaient faits de veille,
De retours, de reprises, de phrases tenues, non éclatées,
Il savait que l'invisible n'aime pas être crié,
Qu'il se retire dès qu'on le montre comme un trophée,
Alors il pêchait sans témoin, dans le bruit bas du monde,
Il pêchait près des pierres, près des ronces, près des portes mal fermées,
Il pêchait dans l'usure des jours, dans la fatigue qui dépouille,
Dans la lumière qui s'excuse au lieu d'imposer sa blancheur,
Et quand il sentait une présence, il ne l'appelait pas « Dieu »,
Il l'appelait simplement « plus profond », et il se taisait.

Il aimait l'ombre — non l'ombre comme drame, mais comme profondeur,
L'ombre comme manque de clarté qui rend tout plus habitable,
Car la clarté totale est une violence douce,
Elle expose tout, elle vide tout, elle rend tout consommable,
Alors le regard devient transparent, et la parole devient lisse,
Mais l'ombre rend au monde sa résistance, sa pudeur,
Elle force le regard à devenir pauvre, à devenir proche,
Et dans cette pauvreté, l'invisible cesse d'être un rêve,
Il devient une trace, un tremblement, une odeur d'infini,
Quelque chose qui ne s'explique pas, mais qui insiste.

Il y avait des jours où la ville brillait comme une vitrine,
Et il sentait en lui la fatigue de ce qui se montre trop,
La fatigue des surfaces qui se prennent pour la vérité,
Alors il allait vers un banc, un sentier, un arbre seul,
Vers un endroit où le monde ne se donne pas tout entier,
Il attendait que la lumière baisse, que la nuit devienne écoute,
Et dans cette pénombre juste, une chose ordinaire se mettait à répondre,
Une feuille tombée, un pas dans la boue, un chien qui s'arrête,
Et il comprenait : l'invisible n'est pas un second monde,
C'est le monde même, quand on cesse de le réduire.

On lui parlait parfois des grands ciels, des révélations, des sommets,
Et il souriait, non par mépris, mais par fidélité au poids,
Car il savait que les sommets sont souvent des fuites,
Des ballons multicolores qu'on appelle Surhumains,
Des dieux assez légers pour les sièges des nuages,
Mais lui cherchait l'infini qui marche dans la terre,
L'infini qui habite le fini sans le dissoudre,
L'éternel qui traverse l'instant comme une braise traverse la cendre,
Non pour brûler tout, mais pour tenir,
Et ce tenir-là lui semblait plus vrai que mille éclairs.

Il pêchait dans le visible comme on creuse un puits,
Sans hâte, sans garantie, avec une obstination silencieuse,
Il savait que toute chose a une réserve qui ne se livre pas,
Et que cette réserve n'est pas un mensonge, mais un trésor,
Il savait que le réel est profond non parce qu'il cache un secret,
Mais parce qu'il ne s'épuise pas dans ce qu'il montre,
Alors il regardait la table, le pain, la fenêtre, la pluie,
Et il y cherchait non un symbole à exhiber,
Mais la part d'invisible qui les rend plus eux-mêmes,
Cette intensité discrète qui fait trembler le banal.

Il n'était pas chasseur de mystère, encore moins marchand d'énigmes,
Il se méfiait des eaux troublées qu'on agite pour faire croire à l'abîme,
Il voulait une profondeur claire dans son obscurité,
Une profondeur qui ne triche pas, qui ne se salit pas pour paraître,
Car il y a une obscurité fabriquée qui ment autant que la transparence,
Et lui cherchait la nuit vraie, celle qui ne raconte rien,
Celle qui rend au monde sa distance, son refus, sa lenteur,
Celle où une étoile peut sembler proche de la lune,
Et où la vitre elle-même devient un seuil, non une certitude,
Un endroit où l'on sent la profondeur parce qu'on ne peut pas la prendre.

Il disait : nous sommes traversés, et c'est notre manière d'habiter,
Traversés par des failles, par des zones d'ombre, par des vents,
Et ces traversées nous empêchent de devenir des surfaces,
Elles nous rendent poreux, donc capables d'infini,
Car l'infini ne se donne pas à un être fermé,
Il passe par la fente, par la brèche, par l'ouverture,
Comme l'air passe dans une maison sans murs,
Non pour la détruire, mais pour la rendre vivante,
Alors le pêcheur de l'invisible ne colmate pas ses fissures,
Il apprend à y veiller, comme on veille une flamme unique.

Il avait une lanterne, mais il ne l'utilisait pas pour tout montrer,
Seulement pour rendre possible un pas, un seuil, une présence,
Sa lumière était modeste, comme une parole qui se retient,
Car trop de lumière tue l'invisible en le forçant à se dire,
Et trop de nuit le dissout dans le silence sans réponse,
Il cherchait l'entre-deux, la pénombre où le monde recommence à parler,
Là où la phrase n'explique pas, mais accompagne,
Là où l'on peut dire « je suis là » sans vouloir conclure,
Là où le visible cesse d'être un écran et devient une porte,
Et où l'invisible, sans se montrer, se laisse approcher.

Il ramenait parfois du filet une émotion très simple,
Un frisson qui ne se raconte pas, une paix grave,
Il la posait en lui comme on pose une pierre tiède,
Sans la commenter, sans la transformer en doctrine,
Car le commentaire est un filet trop serré,
Il étrangle vite ce qui venait du fond,
Il préfère alors laisser l'émotion garder sa part nocturne,
Comme un poisson qu'on remet à l'eau après l'avoir touché,
On sait qu'il existe, et cela suffit,
On n'a pas besoin de le montrer aux foules.

Il y avait des ruines dans son paysage intérieur,
Des pierres cassées, des lieux où la mémoire ne tient plus,
Et il savait que l'invisible peut aussi être douleur,
Non pas douleur à glorifier, mais douleur comme profondeur ouverte,
La faille, là encore, n'est pas un refuge, c'est un passage,
Et ce passage, s'il est veillé, devient un espace de possibles,
Car l'invisible n'est pas seulement douceur : il est aussi exigence,
Il réclame qu'on renonce à l'événement, au spectacle, à la vanité,
Qu'on demeure près du poids, près du corps, près du sable,
Et qu'on accepte de ne pas être sauvé par des nuages.

Il se souvenait d'un temps où les poètes dressent des dieux,
Où l'on accroche au-dessus du monde des ballons de couleur,
Et il entendait la fatigue de Zarathoustra :
La fatigue des mers desséchées, des paons de l'esprit,
Il comprenait que le vrai poème n'est pas une montée,
Mais une descente en profondeur dans le visible,
Une manière de rendre à la terre son droit d'infini,
Car la terre, quand on l'écoute, est déjà plus vaste que nos ciels,
Et l'invisible y respire, non en promesses, mais en présences,
En résistances, en silences qui répondent.

Le pêcheur de l'invisible ne cherche pas le rare pour le rare,
Il cherche le juste, et le juste est souvent pauvre,
Un mot à demi, une image retenue, une pause,
Un souffle entre deux pas, une feuille dans la nuit,
Il cherche ce qui ne s'impose pas,
Ce qui ne se vend pas, ce qui ne brille pas,
Car l'invisible, dès qu'il brille, commence à mentir,
Il devient spectacle, il devient marchandise d'âme,
Alors le pêcheur se détourne de l'éclat,
Et revient à la braise, à la tenue, à la veille.

Parfois il sentait sous le filet une résistance vive,
Non un miracle, mais un heurt discret qui dit : « il y a »,
Il tirait doucement, sans triomphe,
Comme on tire une parole du silence sans le déchirer,
Et ce qu'il ramenait n'avait pas de forme claire,
Ce n'était pas un poisson à exhiber,
C'était une intensité, une présence,
Un instant plus dense que les autres,
Un instant traversé d'éternel,
Et il le gardait en lui comme on garde une flamme à l'abri du vent.

Il savait que l'éternel ne s'ajoute pas à l'instant,
Il n'est pas une couche au-dessus, un ciel collé au jour,
Il est ce qui traverse l'instant quand on le vit en profondeur,
Quand on ne le consomme pas, quand on ne le réduit pas,
Alors l'instant cesse d'être une minute qui s'enfuit,
Il devient un seuil, un lieu de passage,
Un endroit où l'infini respire sans se nommer,
Comme un animal dans les broussailles, qu'on devine sans le voir,
Et le poème naît de cette devinette vécue,
Non pour la résoudre, mais pour l'accompagner.

Il se disait : le visible a une peau, mais aussi une profondeur,
Et nous, trop souvent, nous restons sur la peau,
Nous glissons, et la parole glisse, et tout s'effondre,
Mais si l'on consent à la résistance, à l'opacité,
Alors le visible devient plus visible, paradoxalement,
Parce qu'on cesse de le réduire à son apparence,
On le laisse être, et dans son être une part d'invisible se lève,
Non comme un esprit séparé, mais comme une intensité intérieure,
Et cette intensité est la seule « preuve » qui vaille,
Une preuve qui ne prouve rien, mais qui transforme la manière de voir.

Il n'était pas sauveur, il ne promettait aucun salut,
Il n'avait pas de doctrine à offrir,
Seulement une méthode de veille :
Rendre au regard sa pauvreté,
Rendre au monde sa résistance,
Rendre au langage sa tenue,
Et dans cette tenue, laisser l'invisible passer,
Comme un souffle qui traverse une maison ouverte,
Comme une étoile qui, derrière la vitre, semble proche,
Et nous apprend la distance sans nous ôter la présence.

Il aimait les lieux où rien n'est total,
Où la lumière se fissure, où la nuit n'est pas complète,
Ces lieux de clair-obscur où le monde devient habitable,
Parce que la clarté n'écrase pas et que la nuit ne dévore pas,
C'est là qu'il pêchait, dans la pénombre des failles,
Non pour y loger, mais parce que c'est là que le monde répond,
C'est là que les possibles s'ouvrent,
Non comme des promesses faciles,
Mais comme des chemins intérieurs,
Des devenir qui ne se totalisent jamais et qui pourtant orientent.

Ainsi il continue, obstiné de la terre, pêcheur de l'invisible,
Il jette son filet dans l'instant, dans le seuil, dans l'ombre,
Et il revient parfois les mains vides, parfois le cœur plus dense,
Il sait que l'invisible n'obéit pas,
Qu'il se donne comme un passage, non comme un objet,
Et que le poème, s'il est juste, n'est pas un ballon au-dessus du ciel,
Mais une brasse dans le visible,
Une brasse qui fait du fini une demeure ouverte,
Qui laisse l'infini habiter la terre,
Et qui, dans l'instant, laisse passer l'éternel sans le nommer.

LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE

« 1. Lorsque Zarathoustra prononça ces discours, il se trouvait à l'entrée de sa caverne ; mais après les dernières paroles, il s'échappa de ses hôtes et s'enfuit pour un moment en plein air. « Ô odeurs pures autour de moi, s'écria-t-il, ô tranquillité bienheureuse autour de moi ! Mais où sont mes animaux ? Venez, venez, mon aigle et mon serpent ! Dites-moi donc, mes animaux : tous ces hommes supérieurs, — ne sentent-ils peut-être pas bon ? Ô odeurs pures autour de moi ! Maintenant je sais et je sens seulement combien je vous aime, mes animaux. » — Et Zarathoustra dit encore une fois : « Je vous aime, mes animaux ! » L'aigle et le serpent cependant se pressèrent contre lui, tandis qu'il prononçait ces paroles et leurs regards s'élevèrent vers lui. Ainsi ils se tenaient ensemble tous les trois, silencieusement, aspirant le bon air les uns auprès des autres. Car là-dehors l'air était meilleur que chez les hommes supérieurs.

2. Mais à peine Zarathoustra avait-il quitté la caverne, que le vieil enchanteur se leva et, regardant malicieusement autour de lui, il dit : « Il est sorti ! Et déjà, ô homme supérieurs — permettez-moi de vous chatouiller de ce nom de louange et de flatterie, comme il fit lui-même — déjà mon esprit malin et trompeur, mon esprit d'enchanteur, s'empare de moi, mon démon de mélancolie, — qui est, jusqu'au fond du cœur, l'adversaire de ce Zarathoustra : pardonnez-lui ! Maintenant il veut faire devant vous ses enchantements, c'est justement son heure ; je lutte en vain avec ce mauvais esprit. À vous tous, quels que soient les honneurs que vous vouliez prêter, que vous vous appeliez les « esprits libres » ou bien « les véridiques », ou bien « les expiateurs de l'esprit », « les déchaînés », ou bien « ceux du grand désir » — à vous tous qui souffrez comme moi du grand dégoût, pour qui le Dieu ancien est mort, sans qu'un Dieu nouveau soit encore au berceau, enveloppé de linges, — à vous tous, mon mauvais esprit, mon démon enchanteur, est favorable. Je vous connais, ô

hommes supérieurs, je le connais, — je le connais aussi, ce lutin que j’aime malgré moi, ce Zarathoustra : il me semble le plus souvent semblable à une belle larve de saint, — semblable à un nouveau déguisement singulier, où se plaît mon esprit mauvais, le démon de mélancolie : — souvent il me semble que j’aime Zarathoustra à cause de mon mauvais esprit. — Mais déjà il s’empare de moi et il me terrasse, ce mauvais esprit, cet esprit de mélancolie, ce démon du crépuscule : et en vérité, ô hommes supérieurs, il est pris d’une envie — — ouvrez les yeux ! — il est pris d’une envie de venir nu, en homme ou en femme, je ne le sais pas encore : mais il vient, il me terrasse, malheur à moi ! ouvrez vos sens ! Le jour baisse, pour toutes choses le soir vient maintenant, même pour les meilleures choses ; écoutez donc et voyez, ô hommes supérieurs, quel démon, homme ou femme, est cet esprit de la mélancolie du soir ! Ainsi parlait le vieil enchanteur, puis il regarda malicieusement autour de lui et saisit sa harpe.

3. Dans l’air clarifié, quand déjà la consolation de la rosée descend sur terre, invisible, sans qu’on l’entende, — car la rosée consolatrice porte des chaussures fines, comme tous les doux consoleurs — songes-tu alors, songes-tu, cœur chaud, comme tu avais soif jadis, soif de larmes divines, de gouttes de rosée, altéré et fatigué, comme tu avais soif, puisque dans l’herbe, sur des sentes jaunies, des rayons du soleil couchant, méchamment, au travers des arbres noirs, couraient autour de toi, des rayons de soleil, ardents et éblouissants, malicieux.

« Le prétendant de la vérité ? Toi ? — ainsi se moquaient-ils — Non ! Poète seulement ! une bête rusée, sauvage, rampante, qui doit mentir : qui doit mentir sciemment, volontairement, envieuse de butin, masquée de couleurs, masque pour elle-même, butin pour elle-même — Ceci — le prétendant de la vérité !... Non ! Fou seulement ! poète seulement ! parlant en images colorisées, criant sous un masque de fou multicolore, errant sur de mensongers ponts de paroles, sur des arcs-en-ciel mensongers, parmi de faux ciels errant, planant çà et là, —

fou seulement ! Poète seulement !... Ceci — le prétendant de la vérité ?... ni silencieux, ni rigide, lisse et froid, changé en image, en statue divine, ni placé devant les temples, gardien du seuil d'un Dieu : non ! Ennemi de tous ces monuments de la vertu, plus familier de tous les déserts que de l'entrée des temples, plein de chatteries téméraires, sautant par toutes les fenêtres, vlan ! dans tous les hasards, reniflant dans toutes les forêts vierges, reniflant d'envie et de désirs ! Ah ! que tu coures dans les forêts vierges, parmi les fauves bigarrés, bien portant, coloré et beau comme le péché, avec les lèvres lascives, divinement moqueur, divinement infernal, divinement sanguin que tu coures sauvage, rampeur, menteur : — Ou bien, semblable aux aigles, qui regardent longtemps, longtemps, le regard fixé dans les abîmes, dans leur abîmes : — — ô comme ils planent en cercle, descendant toujours plus bas, au fond de l'abîme toujours plus profond ! — puis soudain, d'un trait droit, les ailes ramenées, fondant sur des agneaux, d'un vol subit, affamés, pris de l'envie de ces agneaux, détestant toutes les âmes d'agneaux, haineux de tout ce qui a le regard de l'agneau, l'œil de la brebis, la laine frisée et grise, avec la bienveillance de l'agneau ! Tels sont, comme chez l'aigle et la panthère, les désirs du poète, tels sont tes désirs, entre mille masques, toi qui es fou, toi qui es poète !... Toi qui vis l'homme, tel Dieu, comme un agneau — : Déchirer Dieu dans l'homme, comme l'agneau dans l'homme, rire en le déchirant — Ceci, ceci est ta félicité ! La félicité d'un aigle et d'une panthère, la félicité d'un poète et d'un fou ! »... Dans l'air clarifié, quand déjà le croissant de la lune glisse ses rayons verts, envieusement, parmi la pourpre du couchant : — ennemi du jour, glissant à chaque pas, furtivement, devant les bosquets de roses, jusqu'à ce qu'ils s'effondrent pâles dans la nuit : — ainsi je suis tombé moi-même jadis de ma folie de vérité, de mes désirs du jour, fatigué du jour, malade de lumière, — je suis tombé plus bas, vers le couchant et l'ombre : par une vérité brûlé et

assoiffé : — t'en souviens-tu, t'en souviens-tu, cœur chaud, comme alors tu avais soif ? —

Que je sois banni de toutes les vérités ! Fou seulement, poète seulement ! »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

LECTURE

Ce « Chant de la mélancolie » a quelque chose de très rare chez Nietzsche : il met en scène, non pas seulement une idée, mais un climat intérieur — une météorologie de l'âme, avec ses pressions, ses odeurs, ses retombées de rosée, ses crépuscules qui viennent comme des esprits. Et il le fait en trois mouvements qui s'enchaînent comme une petite tragédie : d'abord Zarathoustra sort, respire, aime ses animaux ; ensuite l'Enchanteur prend la parole, avoue son démon et prépare l'envoûtement ; enfin le chant lui-même, qui est à la fois confession et accusation, tombe comme une rosée amère sur ceux qui l'écoutent.

Tout commence par une chose extrêmement concrète et presque drôle : l'odeur. Zarathoustra fuit « pour un moment en plein air » et ce qu'il cherche d'abord n'est pas une vérité, ni un concept, ni une hauteur, mais un air respirable. L'air dehors est « meilleur que chez les hommes supérieurs ». C'est une phrase simple, mais elle tranche : ceux qui se croient « supérieurs », les grands dégoûtés, les grands désillusionnés, les grands sérieux, empestent. Non pas au sens moral, plutôt au sens vital : leur atmosphère est viciée, saturée, sans circulation. C'est d'ailleurs exactement ce que nous disions du regard et du langage : quand tout devient trop plein, trop transparent, trop « sûr », la respiration manque, et la parole s'écrase. Zarathoustra, lui, va chercher une respiration primitive, et il appelle l'aigle et le serpent. Il revient aux alliés symboliques de sa force : l'élévation et le sol, le cercle et le pli, la hauteur du regard et la ruse des profondeurs. Mais ce qui est bouleversant, c'est la simplicité de l'aveu : « Je vous aime, mes animaux ! » Comme si, après toutes les joutes avec

les hommes, il retrouvait enfin un amour sans rhétorique, un compagnonnage sans « supériorité ». Et ils se serrent contre lui. Trois êtres qui se taisent et respirent. C'est une scène de veille, presque une image de paix terrestre : ce n'est pas l'homme qui domine la nature, c'est l'homme qui redevient respirant parmi les forces qui le traversent.

Et c'est précisément à ce moment-là que l'Enchanteur intervient, avec sa malice. Il profite de l'absence de Zarathoustra : c'est déjà un signe. Car la mélancolie, chez Nietzsche, n'attaque pas de face ; elle attend la baisse du jour, elle attend le moment où la force se retire un peu. Le vieux magicien se lève, « regarde malicieusement autour de lui » et annonce qu'il va faire ses enchantements : il nomme son propre démon, il le personnifie, il s'en dissocie tout en s'y livrant. C'est très fin : la mélancolie n'est pas seulement une tristesse, c'est une possession. Elle parle en nous comme un esprit qui a ses ruses, ses voluptés, ses phrases. Elle se sait mensongère et pourtant elle séduit. L'Enchanteur dit même qu'elle est l'adversaire de Zarathoustra : cela signifie que ce qui s'annonce n'est pas un simple chant plaintif, mais une contre-force, une tentation de retour en arrière, un goût du crépuscule comme vengeance contre le jour.

Ce qui rend ce passage puissant, c'est l'adresse aux « hommes supérieurs » : ceux qui souffrent du grand dégoût, ceux pour qui le Dieu ancien est mort et pour qui aucun Dieu nouveau n'est né. On est dans le moment le plus périlleux : l'entre-deux. Le nihilisme n'est pas une doctrine, c'est une saison. Et dans cette saison, la mélancolie a beau jeu : elle se présente comme lucidité, elle se présente comme vérité sur la vérité. Elle sait flatter les désabusés, les expiateurs de l'esprit, les « véridiques ». Elle sait leur dire : vous avez raison d'être fatigués. Et déjà elle prépare sa scène : « le jour baisse... le soir vient... même pour les meilleures choses ». Le démon du crépuscule, ici, c'est la force qui fait passer la fatigue pour une sagesse, l'épuisement pour un verdict. Elle promet une nudité, « en homme ou en

femme », comme si elle allait enfin se montrer sans masque, alors qu'elle est précisément le règne des masques. C'est le paradoxe : la mélancolie se présente comme démasquage, mais elle est le masque le plus subtil.

Et puis vient le chant. Il est splendide parce qu'il n'est pas un discours : c'est une respiration scandée, pleine de retours, d'images, de morsures. Il commence dans un « air clarifié », c'est important : ce n'est pas la nuit opaque, c'est ce moment où l'air se lave, où la rosée descend sans bruit. La rosée est appelée « consolatrice » et, détail génial, elle porte des « chaussures fines ». Comme si la consolation véritable ne faisait jamais de vacarme, comme si elle venait sur la pointe des pieds, non pour convaincre mais pour toucher. Mais aussitôt, cette douceur ouvre la mémoire d'une soif : la soif de larmes divines, la soif d'une rosée qui ne serait plus simplement météorologique mais sacrée. Et l'on voit alors le cœur « chaud » se souvenir d'un temps où il désirait une pureté verticale, une eau venue d'en haut, une bénédiction. C'est là que la mélancolie mord : elle est la nostalgie d'une verticalité perdue, d'un ciel qui consolait « vraiment ». Or Nietzsche fait entendre que cette soif a été brûlée par les rayons du soleil couchant, « méchants », « malicieux », ardents et éblouissants. Le jour, ici, n'est pas la lumière pure ; il est le régime de la brûlure, de la sécheresse, de l'éblouissement qui fatigue. La vérité du jour brûle. Elle assoiffe. Elle rend malade de lumière. C'est une intuition qui rejoint directement notre fil : un monde trop clair effondre le langage, non par manque de mots, mais par saturation du regard. Et le chant dit exactement cela, mais à sa manière : la lumière du jour n'a pas été salut, elle a été brûlure.

Alors la voix se retourne et se moque : « le prétendant de la vérité ? toi ? Non ! Poète seulement ! » Et toute la grande scène nietzschéenne s'ouvre : le poète est accusé d'être bête rusée, menteur volontaire, masqué, butin pour lui-même. Le poète est présenté comme clown et comme prédateur : un fou multicolore errant sur des ponts de paroles et

des arcs-en-ciel mensongers, mais aussi un être de désir, de chasse, d'envie, de forêt vierge, d'odeur. C'est ici que Nietzsche frappe le plus fort : il ne critique pas seulement l'imprécision du poète, il critique sa volonté de se faire passer pour gardien de temple, statue divine, sentinelle de la vertu. Il lui dit : tu n'es pas ce gardien froid et rigide ; tu es une créature de fenêtre et de saut, un acrobate du hasard, un renifleur, un envieux, un « beau comme le péché ». Autrement dit : le poète n'est pas un prêtre de la vérité ; il est un instinct déguisé en vérité. Il est du côté de la vie, mais une vie qui peut mentir pour se donner des airs d'éternel.

Et là, le chant devient presque féroce avec l'image de l'aigle : l'aigle qui fixe longtemps l'abîme, qui descend en cercle, puis fond sur l'agneau. On reconnaît la structure : fascination de profondeur, puis violence de capture. Le poète aime l'abîme, mais il peut aimer l'abîme comme un théâtre de prédation. Il « déteste » l'âme d'agneau, la bienveillance, le regard candide. Et voici l'une des phrases les plus terribles : voir l'homme « tel Dieu, comme un agneau », puis déchirer Dieu dans l'homme, rire en déchirant. C'est l'anti-christianisme à nu : non seulement l'agneau est une figure de faiblesse, mais le « Dieu-agneau » est la plus grande falsification, parce qu'elle sacralise l'innocence et la docilité. Le poète, dans sa forme « panthère », jubile à lacérer cette image. Sa félicité est une félicité de force. Mais Nietzsche ne s'arrête pas là : il montre aussi le moment où cette félicité se retourne.

Car le chant glisse ensuite vers le croissant de lune, aux « rayons verts », jaloux de la pourpre du couchant, ennemi du jour. C'est très beau : ce n'est pas une simple nuit, c'est une nuit envieuse, une nuit qui vient comme une revanche. Et la voix avoue : « ainsi je suis tombé moi-même jadis de ma folie de vérité, de mes désirs du jour ». Voilà le point décisif : ce chant est une confession de chute. La mélancolie, c'est peut-être cela : le moment où l'on tombe du désir de vérité comme lumière totale, où l'on se sent brûlé, assoiffé, banni de

toutes les vérités. Et alors ne reste qu'une formule qui sonne comme une défaite et comme une délivrance : « Fou seulement, poète seulement ».

Ce « seulement » est un abîme. Il peut être lu comme une humiliation : tu n'es rien, tu n'es pas la vérité, tu n'es qu'un faiseur d'images. Mais il peut être lu autrement, et c'est là que notre lecture rejoint ta ligne la plus profonde : « poète seulement », ce n'est pas « poète réduit », c'est « poète délivré de la prétention ». Délivré du rôle de statue, de gardien, de prêtre. Délivré de l'obligation d'être événement, d'être conclusion, d'être doctrine. Et si l'on relit à partir de là, le chant cesse d'être une condamnation de la poésie ; il devient une purification. Il montre l'expiation intérieure que Zarathoustra annonçait : les expiateurs de l'esprit naissent parmi les poètes. Celui qui a voulu la vérité comme soleil doit passer par une fatigue, par une brûlure, par un couchant. Il doit apprendre que l'éternel n'est pas un ciel au-dessus du ciel, mais une traversée de l'instant. Que l'infini n'est pas un ballon, mais une profondeur dans le visible. Et que la poésie, si elle est juste, ne ment pas en inventant : elle ment seulement quand elle se prend pour la vérité.

Ce chant, en somme, met au théâtre la lutte entre deux tentations : la tentation du jour (vérité comme clarté totale, qui brûle et assoiffe) et la tentation du crépuscule (mélancolie comme contre-vérité, qui charme et empoisonne). Et entre les deux, une troisième voie s'esquisse, très proche de celle que tu portes : la voie d'une pénombre juste, où l'on renonce à être « prétendant de la vérité » sans renoncer à la profondeur, où l'on accepte d'être traversé par l'ombre, par la faille, par la fatigue, et où l'on fait de cette traversée non une doctrine, mais une demeure poétique. C'est là, à mes yeux, que ce chant est le plus précieux : il ne donne pas une réponse, il donne une expérience. Il fait sentir comment la parole se trouble quand elle veut trop de ciel, et comment elle peut se retrouver quand elle consent à

la terre, au corps, à l'instant, non pas comme fermeture, mais comme ouverture de l'invisible au cœur même du visible.

Si tu veux, nous pouvons ensuite relire ce chant en miroir de « Des poètes » : là-bas, Zarathoustra dénonçait la mer de vanité ; ici, l'Enchanteur met en musique la tentation de retomber dans la vanité mélancolique et, dans le même geste, il avoue sa propre chute hors de la « folie de vérité ». C'est le même combat, mais transposé : non plus critique froide, mais chant crépusculaire, où l'on entend que le plus dangereux n'est pas de mentir, mais de vouloir une vérité qui ne laisse plus aucune place à la respiration.

FOU SEULEMENT ! POÈTE SEULEMENT !

Fou seulement, disait la voix, et le soir baissait,
Comme une main sur le front d'un jour trop vaste,
Poète seulement, et la gorge se vidait de ses preuves,
Comme un puits dont on a trop tiré la lumière,
Je marchais dans l'air clarifié où la rosée console,
Sur ses chaussures fines, sans bruit, sans triomphe,
Et pourtant en moi brûlait encore une soif ancienne,
Soif d'un ciel qui descende, soif d'une larme divine,
Mais la larme ne venait pas, ou venait trop tard,
Et je restais là, banni des certitudes, devant l'ombre qui s'ouvre.

Je voulais la vérité comme on veut le soleil à midi,
Sans tremblement, sans fente, sans recul,
Je voulais qu'elle tombe d'un bloc sur les choses,
Qu'elle les nomme une fois pour toutes, qu'elle les rende lisses,
Je voulais que le monde cesse de résister,
Qu'il devienne vitre, qu'il devienne signe pur,
Mais à force de clarté, le regard devint transparent,
Et la parole, accordée à ce regard, se vida,
Elle nomma sans toucher, elle dit sans habiter,
Et l'instant, trop éclairé, se mit à fuir comme de l'eau.

Alors le soir vint — non comme une défaite,
Mais comme une fatigue qui sait plus que les victoires,
Le soir vint avec sa pudeur, avec sa lenteur,
Il ôta au monde ses arêtes trop nettes,
Et dans cette perte de contour, je sentis une présence,
Non une idée, non un Dieu, une présence d'ombre,
Quelque chose qui se retire dès qu'on veut le saisir,
Quelque chose qui demande une phrase plus pauvre,
Une phrase qui n'explique pas, qui se tient,
Comme une lanterne posée, assez pour marcher, pas assez pour posséder.

Mais la mélancolie guettait, démon du crépuscule,
Elle savait se vêtir de justesse et de lucidité,
Elle murmurait : tu as été brûlé par la lumière,
Tu as soif, tu es fatigué, tu as raison de tomber,
Elle murmurait : renonce, déclare tout mensonge,
Déclare la terre vide, déclare les dieux morts,
Et fais de ton épuisement un verdict, une couronne noire,
Elle voulait que ma chute devienne doctrine,
Que mon silence devienne négation,
Que mon ombre devienne un tombeau et non une profondeur.

C'est alors qu'une voix éclata, moqueuse et tendre,
« Le prétendant de la vérité ? toi ? — Non ! Poète seulement ! »
Elle ne me frappait pas pour me réduire,
Elle me frappait pour me délivrer,
Car le « prétendant » est un homme qui réclame un titre,
Qui veut prouver, qui veut régner, qui veut conclure,
Mais « poète seulement », c'est un être sans certificat,
Un être qui n'a pour royaume que l'instant traversé,
Un être qui n'a pour loi que la tenue,
Un être qui n'a pour preuve que la résistance du monde et sa réponse rare.

Fou seulement, oui, car je parle en images,
Je traverse des ponts de paroles, des arcs-en-ciel fragiles,
Je saute par des fenêtres ouvertes dans les hasards,
Je renifle dans les forêts vierges,
Je suis une bête de désir, de peur, de beauté et de honte,
Je porte mille masques et souvent je suis ce masque,
Je mens parfois par excès de cœur ou par faim d'infini,
Je falsifie mon vin quand je veux briller,
Et je me prends au piège de ma propre couleur,
Mais cette folie n'est pas un crime : elle est mon exposition, mon passage.

Car qui pourrait parler du monde sans être un peu décentré,
Sans être traversé par des failles et des zones d'ombre,
Sans sentir que la lumière totale tue le possible,
Et que la nuit totale dissout le visage,
Il faut un clair-obscur, une pénombre juste,
Il faut un lieu où l'on voit assez pour aimer,
Et où l'on ne voit pas assez pour croire qu'on possède,
La folie du poète est cette limite vivante,
Cette frontière où le langage tremble,
Et où le tremblement vaut mieux que la certitude.

Poète seulement : cela signifie que je descends,
Que je ne place pas mon infini au-dessus du ciel,
Que je ne gonfle pas des ballons de surhumain,
Que je ne vends pas des dieux légers aux affamés,
Je reste obstiné de la terre, près du sable,
Là où la pierre résiste, là où le corps garde sa loi,
Et dans ce poids je cherche la part d'invisible,
Non comme un ailleurs, mais comme une profondeur,
Comme une braise dans le visible,
Comme l'éternel qui traverse l'instant sans le quitter.

On m'a crié : « mensonge ! » parce que je n'étais pas statue,
Parce que je n'étais pas froid, lisse, gardien des temples,
Mais je n'ai jamais voulu être gardien,
Je n'ai jamais voulu défendre la vertu comme un monument,
Je suis plus familier des déserts que des portiques,
Plus proche des sentes jaunies que des marches de marbre,
Je préfère les lieux où l'âme n'a pas de gloire,
Les lieux où elle respire, pauvre, ouverte, traversée,
Car c'est là que le monde répond sans spectacle,
Et qu'un mot peut devenir vrai, non par preuve, mais par présence.

Fou seulement : cela signifie que je connais la chute,
La chute hors de la folie de vérité,
La chute hors du désir du jour,
Quand le soleil, ardent, éblouissant, malicieux,
Court méchamment autour de moi comme un chien trop clair,
Alors je tombe vers le couchant, vers l'ombre,
Brûlé, assoiffé, malade de lumière,
Et cette chute est une grâce sévère :
Elle m'arrache aux hauteurs faciles,
Elle me rend à la profondeur qui ne se vante pas.

Poète seulement : je ne dis pas « voilà », je dis « viens »,

Je n'achève pas le monde, je l'ouvre,

Je ne ferme pas la faille, je veille près d'elle,

Car la faille n'est pas un trou où vivre,

Elle est un passage, une respiration, une possibilité,

Elle empêche le réel d'être écran,

Elle empêche le regard de devenir transparent,

Elle rend au langage son heurt, sa densité,

Et dans ce heurt, la parole cesse d'être instrument,

Elle devient veille, adresse, braise, et parfois chant.

J'ai appris à me méfier des eaux troublées,

De l'obscur fabriqué pour paraître profond,

Mais j'ai appris aussi à me méfier du limpide total,

Car le limpide total est un désert de surface,

La vraie profondeur est une nuit claire dans son obscurité,

Une clarté qui ne brûle pas, une ombre qui ne ment pas,

Et c'est là que je marche, sans doctrine,

Entre le jour et la nuit,

Dans un air clarifié où la rosée tombe,

Et chaque goutte est une consolation qui ne parle pas, mais qui touche.

Fou seulement : je porte en moi la panthère et l'aigle,
La panthère de désir qui saute dans les fenêtres,
L'aigle qui fixe longtemps l'abîme,
Et parfois je sens la tentation de fondre sur l'agneau,
De déchirer la douceur, de rire en déchirant,
De haïr les regards de laine, les yeux trop bons,
Mais cette tentation, je la regarde en face,
Je la laisse passer comme un vent sombre,
Car je ne veux pas que ma force devienne cruauté,
Je veux que ma force devienne profondeur et tenue, non triomphe.

Poète seulement : je ne suis pas là pour concilier,
Ni pour demeurer dans les demi-mesures,
Ni pour troubler mes eaux par vanité,
Je suis là pour laisser l'eau être eau,
Et pour descendre là où elle est froide,
Là où elle garde sa vérité sans spectacle,
Je suis là pour pêcher l'invisible dans le visible,
Non comme un butin, mais comme une présence,
Et si je ramène des pierres, je le sais, je l'accepte,
Car même la pierre me rappelle de ne pas mentir à ma faim.

Fou seulement : je ne possède pas ma pensée,
Elle s'envole comme des oiseaux dans un colombier,
Et parfois une bête étrangère tremble quand j'y mets la main,
Je ne suis pas un tonneau de mémoire,
Je suis un passage, une traversée,
Je vis avec ce qui m'échappe,
Je ne tiens pas mes raisons, je tiens mon souffle,
Et ce souffle, quand il est juste, suffit à ma route,
Car ce n'est pas le pourquoi qui sauve,
C'est la tenue — ce pas après l'autre, dans la pénombre.

Poète seulement : je ne me sauve pas du monde,
Je me sauve de la tentation de le réduire,
De le rendre transparent, consommable, conclu,
Je veux rester dans le monde comme on reste près d'un feu,
Sans l'étouffer, sans le transformer en incendie,
Une flamme unique dans les ruines, visible parce que tout le reste est sombre,
Et cette flamme n'est pas promesse,
Elle n'est pas salut,
Elle est présence,
Une main posée sur une épaule, dans un paysage de pierres.

Fou seulement : j'accepte de ne pas être gardien de temple,
J'accepte de n'être ni rigide, ni froid, ni statue,
J'accepte d'être traversé par les vents,
Par les désirs, par les peurs, par les chutes,
J'accepte d'être imparfait,
Car l'imperfection est la fente par où passe l'infini,
L'être fermé ne reçoit rien,
Il ne reçoit que lui-même,
Tandis que l'être fendu reçoit le monde,
Et le monde, en passant, le rend vivant.

Poète seulement : je n'érige pas l'éternel en ciel,
Je le laisse traverser l'instant,
Comme la lune glisse ses rayons verts dans la pourpre du couchant,
Comme la rosée descend, invisible, sur l'herbe,
Comme un silence répond à une parole trop pleine,
Je n'ai pas besoin de preuve,
Je n'ai pas besoin d'autel,
Je n'ai pas besoin de public,
Je n'ai besoin que de cette résistance douce du réel,
Qui m'oblige à voir juste et à parler bas.

Fou seulement : je suis fatigué, oui,
Fatigué de l'insuffisant qui veut être événement,
Fatigué des ballons, fatigué des paons, fatigué des mers desséchées,
Fatigué de la vanité déguisée en profondeur,
Mais ma fatigue n'est pas un verdict,
Elle est un passage,
Elle est la porte par où j'entre dans une autre force,
Une force sans gloire, sans théâtre,
Une force qui s'éprouve dans la tenue,
Et qui préfère une braise à mille feux d'artifice.

Fou seulement ! Poète seulement ! — et je le dis comme on consent,
Comme on dépose les armes du pourquoi,
Comme on accepte de ne pas régner sur le sens,
Mais de demeurer près de lui,
Je le dis non pour m'abaisser,
Mais pour m'ouvrir,
Pour laisser l'invisible habiter le visible,
Pour laisser l'infini respirer dans le fini,
Pour laisser l'éternel traverser l'instant sans le briser,
Et pour marcher, enfin, dans la pénombre juste, avec une parole qui veille.

DE LA SCIENCE

« Ainsi chantait l'enchanteur ; et tous ceux qui étaient assemblés furent pris comme des oiseaux, au filet de sa volupté rusée et mélancolique. Seul le consciencieux de l'esprit ne s'était pas laissé prendre : il enleva vite la harpe de la main de l'enchanteur et s'écria : « De l'air ! Faites entrer de bon air ! Faites entrer Zarathoustra ! Tu rends l'air de cette caverne lourd et empoisonné, vieil enchanteur malin ! Homme faux et raffiné, ta séduction conduit à des désirs et à des déserts inconnus. Et malheur à nous si des gens comme toi parlent de la vérité et lui donnent de l'importance ! Malheur à tous les esprits libres qui ne sont pas en garde contre pareils enchanteurs ! C'en sera fait de leur liberté : tu enseignes le retour dans les prisons et tu y ramènes, — — vieux démon mélancolique, ta plainte contient un appel, tu ressembles à ceux dont l'éloge de la chasteté invite secrètement à des voluptés ! » Ainsi parlait le consciencieux ; mais le vieil enchanteur regardait autour de lui, jouissant de sa victoire, ce qui lui faisait rentrer le dépit que lui causait le consciencieux. « Tais-toi, dit-il d'une voix modeste, de bonnes chansons veulent avoir de bons échos ; après de bonnes chansons, il faut se taire longtemps. C'est ainsi qu'ils font tous, ces hommes supérieurs. Mais toi tu n'as probablement pas compris grand'chose à mon poème ? En toi il n'y a rien moins qu'un esprit enchanteur. » « Tu me loues, répartit le consciencieux, en me séparant de toi ; cela est très bien ! Mais vous autres, que vois-je ! Vous êtes encore assis là avec des regards de désir — : Ô âmes libres, où donc s'en est allée votre liberté ? Il me semble presque que vous ressemblez à ceux qui ont longtemps regardé danser des filles perverses et nues : vos âmes mêmes se mettent à danser ! Il doit y avoir en vous, ô hommes supérieurs, beaucoup plus de ce que l'enchanteur appelle son mauvais esprit d'enchantement et de duperie : — il faut bien que nous soyons différents. Et, en vérité, nous avons assez parlé et pensé ensemble, avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je sache que nous sommes

différents. Nous cherchons des choses différentes, là-haut aussi, vous et moi. Car moi je cherche plus de certitude, c'est pourquoi je suis venu auprès de Zarathoustra. Car c'est lui qui est le rempart le plus solide et la volonté la plus dure — — aujourd'hui que tout chancelle, que la terre tremble. Mais vous autres, quand je vois les yeux que vous faites, je croirais presque que vous cherchez plus d'incertitude, — plus de frissons, plus de dangers, plus de tremblements de terre. Il me semble presque que vous ayez envie, pardonnez-moi ma présomption, ô hommes supérieurs — — envie de la vie la plus inquiétante et la plus dangereuse, qui m'inspire le plus de crainte à moi, la vie des bêtes sauvages, envie de forêts, de cavernes, de montagnes abruptes et de labyrinthes. Et ce ne sont pas ceux qui vous conduisent hors du danger qui vous plaisent le plus, ce sont ceux qui vous éconduisent, qui vous éloignent de tous les chemins, les séducteurs. Mais si de telles envies sont véritables en vous, elles me paraissent quand même impossibles. Car la crainte — c'est le sentiment inné et primordial de l'homme ; par la crainte s'explique toute chose, le péché originel et la vertu originelle. Ma vertu, elle aussi, est née de la crainte, elle s'appelle : science. Car la crainte des animaux sauvages — c'est cette crainte que l'homme connut le plus longtemps, y compris celle de l'animal que l'homme cache et craint en lui-même : — Zarathoustra l'appelle « la bête intérieure ». Cette longue et vieille crainte, enfin affinée et spiritualisée, — aujourd'hui il me semble qu'elle s'appelle Science. » — Ainsi parlait le consciencieux ; mais Zarathoustra, qui rentrait au même instant dans sa caverne et qui avait entendu et deviné la dernière partie du discours, jeta une poignée de roses au consciencieux en riant de ses « vérités ». « Comment ! s'écria-t-il, qu'est-ce que je viens d'entendre ? En vérité, il me semble que tu es fou ou bien que je le suis moi-même : et je me hâte de placer ta vérité sur la tête d'un seul coup. Car la crainte — est notre exception. Le courage cependant, l'esprit d'aventure et la joie de l'incertain, de ce qui n'a pas encore été hasardé, — le courage, voilà

ce qui me semble toute l'histoire primitive de l'homme. Il a eu envie de toutes les vertus des bêtes les plus sauvages et les plus courageuses, et il les leur a arrachées : ce n'est qu'ainsi qu'il est devenu — homme. Ce courage, enfin affiné, enfin spiritualisé, ce courage humain, avec les ailes de l'aigle et la ruse du serpent : ce courage, me semble-t-il, s'appelle aujourd'hui — » « Zarathoustra ! » s'écrièrent tous ceux qui étaient réunis, comme d'une seule voix, en partant d'un grand éclat de rire ; mais quelque chose s'éleva d'eux qui ressemblait à un nuage noir. L'enchanteur, lui aussi, se mit à rire et il dit d'un ton rusé : « Eh bien ! il s'en est allé mon mauvais esprit ! Et ne vous ai-je pas moi-même mis en défiance contre lui, lorsque je disais qu'il est un imposteur, un esprit de mensonge et de tromperie ? Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je faire à ses malices, moi ! Est-ce moi qui l'ai créé et qui ai créé le monde ? Eh bien ! soyons de nouveau bons et de bonne humeur ! Et quoique Zarathoustra ait le regard sombre — regardez-le donc ! il m'en veut — : — avant que la nuit soit venue il apprendra de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut pas vivre longtemps sans faire de pareilles folies. Celui-ci — aime ses ennemis : c'est lui qui connaît le mieux cet art, parmi tous ceux que j'ai rencontrés. Mais il s'en venge — sur ses amis ! » Ainsi parlait le vieil enchanteur, et les hommes supérieurs l'acclamèrent : en sorte que Zarathoustra se mit à circuler dans sa caverne, secouant les mains de ses amis avec méchanceté et amour, — comme quelqu'un qui a quelque chose à excuser et à réparer auprès de chacun. Mais lorsqu'il arriva à la porte de sa caverne, voici, il eut de nouveau envie du bon air qui régnait dehors et de ses animaux, — et il voulut se glisser dehors. «

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

LECTURE

Ce chapitre « De la science » est d'une ironie extraordinairement fine, parce qu'il ne se contente pas d'opposer la science et la poésie, ou la certitude et l'aventure : il met en scène un conflit d'atmosphères, un conflit de respirations. Tout part d'un détail très concret, presque physiologique : « De l'air ! Faites entrer de bon air ! » Le consciencieux de l'esprit arrache la harpe à l'Enchanteur comme on arrache un poison à la bouche. Et ce premier geste, avant même les arguments, nous dit déjà beaucoup : le chant de la mélancolie a épaissi l'air, il a saturé la caverne d'une volupté rusée. La mélancolie, ici, est une intoxication : elle séduit, elle envoûte, elle enserre les hommes « comme des oiseaux, au filet ». La formule est magnifique parce qu'elle renverse l'ancienne fierté du libre : l'esprit libre se croyait oiseau ; il se découvre oiseau pris. La liberté, si elle n'est pas vigilante, se laisse capturer par un parfum, par une musique, par un ton. Et c'est là le premier avertissement du consciencieux : il ne dit pas seulement « c'est faux », il dit : « c'est lourd, c'est empoisonné ». Il parle au niveau où se joue vraiment l'enchantement : dans l'air qu'on respire, dans la densité qui envahit la poitrine.

Le consciencieux voit clair, mais sa clairvoyance a un prix : il est celui qui se méfie de ce qui trouble, de ce qui charme, de ce qui fait danser l'âme. Il accuse l'Enchanteur d'être « homme faux et raffiné », de conduire à des désirs et à des déserts inconnus — et surtout de donner de l'importance à la vérité en tant que vérité. Ce reproche semble paradoxal, mais il vise quelque chose de très précis : le danger n'est pas seulement de mentir, c'est de parler de la vérité avec un prestige tel qu'on la transforme en idole. Le « vrai » devient alors une drogue, un pouvoir, une séduction supplémentaire. L'Enchanteur n'enseigne pas la liberté ; il enseigne, dit le consciencieux, le retour dans les prisons. Et cette accusation est d'une grande subtilité : la mélancolie fait croire à une délivrance, alors qu'elle reconduit à

l'enfermement — non pas l'enfermement par contrainte extérieure, mais l'enfermement par atmosphère intérieure. Elle replie, elle dégoûte, elle endort. Elle appelle « lucidité » un abandon. D'où la phrase mordante : comme ceux dont l'éloge de la chasteté invite secrètement à des voluptés, la plainte mélancolique appelle secrètement à une jouissance, une jouissance de l'impuissance, une volupté du crépuscule.

L'Enchanteur, lui, répond comme un artiste qui a gagné : « de bonnes chansons veulent avoir de bons échos ». Autrement dit : ta critique n'atteint pas ma force, car je viens d'obtenir l'effet. Et il touche au point sensible du consciencieux : tu n'as pas compris grand-chose à mon poème, en toi il n'y a rien moins qu'un esprit enchanteur. La formule est méprisante, mais elle est aussi un diagnostic : le consciencieux n'est pas fait pour l'enchantement, il n'est pas fait pour cette zone où l'âme devient mobile, dansante, traversée. Et c'est exactement ce que le consciencieux va retourner en fierté : il accepte l'éloge, parce qu'être séparé de l'Enchanteur, c'est être pur, distinct, solide. Pourtant, ce qu'il voit chez les autres le trouble : leurs regards de désir. Ils sont restés assis, fascinés, comme ceux qui ont longtemps regardé danser des filles perverses et nues. Ici Nietzsche ose une image d'une crudité presque comique, mais elle est juste : le charme agit comme un spectacle qui réveille un désir honteux. Et ce désir n'est pas seulement érotique ; c'est un désir d'ivresse, un désir de vertige, un désir de se laisser faire. « Vos âmes mêmes se mettent à danser. » La phrase est terrible, parce qu'elle dit que l'enchantement ne s'arrête pas à l'oreille : il réorganise l'âme.

À ce point, le texte fait un pas essentiel : il révèle qu'il y a deux manières de se tenir auprès de Zarathoustra. Le consciencieux explique qu'il est venu chercher « plus de certitude » : Zarathoustra serait le « rempart le plus solide », la « volonté la plus dure ». Il veut du roc, il veut du stable, il veut de la défense. Et il reproche aux hommes supérieurs, au contraire, de chercher « plus d'incertitude » : plus de frissons, plus de dangers, plus de tremblements de

terre, plus de vie inquiétante et dangereuse. Cette opposition est magnifique parce qu'elle ne sépare pas simplement « science » et « poésie », elle sépare deux désirs fondamentaux : le désir de sécurité et le désir d'aventure, le désir de rempart et le désir de labyrinthe. La science, dans la bouche du consciencieux, n'est pas d'abord une méthode ; c'est une vertu née de la crainte. Il dit même : la crainte est le sentiment inné et primordial de l'homme, la crainte explique toute chose, le péché originel et la vertu originelle. Sa vertu s'appelle science : la science serait la peur longue, affinée, spiritualisée. Et l'origine de cette peur est double : la peur des animaux sauvages et la peur de l'animal intérieur. Autrement dit, la science naît d'une volonté de maîtriser ce qui menace, dehors et dedans.

C'est là que Zarathoustra intervient comme un éclat de rire qui renverse l'axiome. Il jette une poignée de roses sur le consciencieux : geste admirable. Il ne le frappe pas, il ne le réfute pas à coups de doctrine ; il le couvre de roses, comme on couronne un enfant trop sérieux, comme on rend la vérité légère en la fleurissant. Puis il dit : je suis fou ou tu es fou, et je m'empresse de mettre ta vérité sur la tête d'un seul coup. C'est un geste de théâtre : il transforme la « vérité » en chapeau. Il la pose comme une coiffure, non comme une fondation. Et par là il montre déjà sa thèse : la vérité n'est pas ce qui pèse, c'est ce qui peut être porté, déplacé, joué, sans être méprisé, mais sans être adoré.

Et Zarathoustra renverse ensuite l'histoire primitive de l'homme : la crainte n'est pas la règle, c'est l'exception. L'histoire primitive est courage, esprit d'aventure, joie de l'incertain, du non-hasardé. Il dit : l'homme a eu envie des vertus des bêtes les plus sauvages et courageuses, et il les leur a arrachées. Voilà une généalogie inverse : au lieu que la civilisation naisse de la peur et de la protection, elle naîtrait de l'envie, de la conquête, de la transgression, de l'appropriation de forces animales. Puis il fait le geste le plus important : il spiritualise ce courage, avec les ailes de l'aigle et la ruse du serpent, et il s'apprête à dire que

ce courage s'appelle aujourd'hui... On devine qu'il veut dire : « science ». Et la scène est interrompue par le rire collectif, et par un « nuage noir » qui s'élève d'eux.

Ce nuage noir est capital. Il est le signe que quelque chose, malgré le rire, s'assombrit. Comme si l'on venait de toucher un point où les oppositions se brouillent : science et courage, science et peur, enchantement et certitude. Le rire révèle une gêne : si la science est peur raffinée, elle est défensive ; si la science est courage affiné, elle est aventure. Où est la vérité ? Nietzsche ne tranche pas comme un professeur ; il fait sentir que les deux généalogies sont possibles parce que la science est une force ambivalente. Elle peut être rempart et elle peut être voile d'expédition. Elle peut être volonté de sécurité et elle peut être volonté de risque. Tout dépend de ce qui la pousse : l'angoisse de maîtriser ou la joie d'explorer.

C'est ici que l'Enchanteur revient et brouille encore les cartes, avec sa ruse : il dit que son mauvais esprit s'en est allé, il rappelle qu'il avait lui-même mis en garde contre l'imposteur. Il feint d'être innocent, comme si le monde n'était pas son œuvre : « Est-ce moi qui l'ai créé et qui ai créé le monde ? » Il veut que l'on revienne à la bonne humeur, il raille Zarathoustra au passage, puis il conclut par une phrase très révélatrice : Zarathoustra aime ses ennemis, mais il s'en venge sur ses amis. Cela signifie : Zarathoustra est capable de mordre ceux qu'il aime, de les secouer, de les humilier même, parce qu'il veut leur arracher leurs addictions, addiction à la mélancolie, addiction à la certitude, addiction à l'enchantement, addiction à la sécurité.

La dernière image est très parlante : Zarathoustra circule dans la caverne, serrant les mains « avec méchanceté et amour », comme quelqu'un qui a quelque chose à excuser et à réparer auprès de chacun. Et quand il arrive à la porte, il a de nouveau envie du bon air, et de ses animaux, et il veut se glisser dehors. Ce mouvement est plus qu'un détail narratif : il est la

vérité corporelle de Zarathoustra. À chaque fois que l'air se charge de mélancolie, de science défensive, de rires lourds, de nuages noirs, il veut sortir. Il veut l'air. Il veut l'ouverture. Il veut l'espace où l'on respire. Et cela dit, mieux qu'un traité, ce que Nietzsche cherche : non une doctrine, mais une atmosphère qui permette la force. La science qui serait crainte raffinée est une science de caverne, de rempart, de défense. La science qui serait courage affiné est une science de plein air, de sentier, de forêt, de montagne, une science qui accepte le risque du vivant, qui ne cherche pas à rendre le monde transparent, mais à l'approcher dans sa résistance.

Et c'est là que ce passage rejoint ton fil propre : la science, quand elle devient volonté de transparence totale, recouvre le monde d'un linceul de certitude. Elle empêche la faille, elle empêche l'ombre, elle empêche l'invisible d'habiter le visible. Mais la science peut aussi être autre chose : un courage de la précision, un risque de l'inconnu, un art de la question qui ne conclut pas trop vite. Le texte ne condamne pas la science ; il démasque l'affect qui la pousse. Il montre que derrière nos « vertus » il y a des instincts : peur ou aventure. Et il nous laisse, comme lecteurs, avec une tâche de veille : reconnaître en nous, à chaque moment, quel instinct commande notre désir de savoir. Est-ce l'animal intérieur qui tremble et veut des barrières ? Ou est-ce l'aigle et le serpent, les forces de hauteur et de ruse, qui veulent ouvrir l'espace, respirer, et risquer l'inconnu ?

Dans cette caverne, on voit se battre trois puissances : l'Enchanteur qui envoûte, le Conscientieux qui sécurise, Zarathoustra qui ouvre. Et ce que Nietzsche suggère, avec une légèreté presque cruelle, c'est que la vraie liberté n'est pas de choisir une puissance contre les autres, mais de ne pas se laisser posséder par elles. Respirer. Sortir. Retrouver l'air. Et garder, même dans la science, même dans la lucidité, une joie de l'incertain qui empêche la pensée de devenir prison.

LA JOIE DE L'INCERTAIN

J'aime l'air qui ne promet rien, mais qui rend la poitrine vaste,
Le dehors sans doctrine, et la route sans panneau,
J'aime le pas qui s'invente au bord d'un sentier douteux,
Le frisson de l'instant quand il refuse de se clore,
L'ombre qui ne conclut pas, mais qui donne de la profondeur,
Le monde qui résiste, et par là devient habitable,
Car la certitude trop pleine est une chambre sans fenêtre,
Et la pensée, quand elle s'y couche, perd le goût de respirer,
Alors je sors, je cherche l'espace où tout tremble encore,
Et je nomme cette tremble : la joie de l'incertain.

Ce n'est pas le plaisir des nuages, ni la fuite vers les sommets,
Ce n'est pas le vertige des ballons qu'on appelle dieux,
C'est une joie terrestre, un courage de l'inachevé,
Une joie qui consent à ne pas savoir, sans devenir vide,
Qui laisse aux choses leur réserve, leur silence, leur pudeur,
Qui n'arrache pas le sens comme on arrache un fruit trop vert,
Car vouloir trop comprendre, c'est tuer le possible en naissant,
Tandis que l'incertain garde ouverte la porte intérieure,
Il fait de l'instant un seuil, non un verdict,
Et il rend à la parole sa tenue, non sa tyrannie.

Il y a des hommes qui cherchent un rempart, un roc, une preuve,
Ils veulent que la terre cesse de trembler sous leurs pas,
Ils aiment les murs, les lois, les chiffres, les systèmes fermés,
Ils veulent que le ciel soit un plan et l'âme un dossier,
Alors ils appellent science ce qui les protège du vivant,
Mais le vivant n'est pas fait pour être vaincu par la peur,
Il est fait pour être approché par un courage attentif,
Un courage qui pose des questions sans refermer la nuit,
Un courage qui sait que la vérité n'est pas un trône,
Mais une marche lente, dans un air qui se clarifie.

La joie de l'incertain n'est pas ignorance, ni paresse,
Elle est une lucidité qui refuse la clôture,
Elle sait que toute certitude est un filet trop serré,
Qu'il étrangle vite ce qui venait du fond,
Elle préfère un filet large, un filet de veille et de patience,
Où l'on sent passer l'invisible sans vouloir le capturer,
Car l'invisible n'obéit pas, il se donne en retrait,
Comme la rosée qui descend sans bruit, chaussée finement,
Comme un souffle dans les arbres noirs, à l'heure du couchant,
Et ce souffle suffit parfois à faire naître une phrase vraie.

Je ne veux plus de ces vérités qui sentent la caverne,
L'air lourd, l'air saturé, l'air des prisons intérieures,
Je veux le bon air où l'aigle et le serpent respirent,
Je veux le dehors où la pensée n'est pas une clôture,
Où l'on peut se tromper sans se condamner,
Où l'on peut tomber sans en faire une doctrine,
Car la mélancolie aussi est une certitude noire,
Elle dit : tout est fini, tout est mensonge, tout est vanité,
Et elle envoûte les âmes libres comme un chant de filet,
Mais la joie de l'incertain déchire ce filet, et rend l'espace.

Elle ne rit pas de tout, elle rit pour ouvrir,
Elle jette des roses sur les vérités trop graves,
Elle met sur la tête du sérieux un chapeau de fleurs,
Non pour nier, mais pour empêcher l'idole,
Car l'idole, même vraie, devient prison quand on l'adore,
Et l'incertain protège le monde de nos adorations,
Il empêche le regard de devenir transparent,
Il maintient une résistance, une distance, une ombre vivante,
Sans cette ombre, le langage s'effondre en surface lisse,
Avec cette ombre, le langage devient demeure et passage.

Je sais que la crainte est ancienne, qu'elle parle en nous,
Qu'elle veut des remparts, qu'elle veut des raisons gardées,
Qu'elle veut que chaque chose ait son pourquoi et son cadenas,
Mais le courage est plus ancien encore, plus sauvage et plus nu,
Il a des ailes d'aigle, il a la ruse du serpent,
Il avance sans garantie, il aime le non-hasardé,
Il arrache aux bêtes leurs vertus non pour dominer,
Mais pour risquer une vie plus vaste que la prudence,
Et ce risque n'est pas folie : il est santé de l'âme,
Il est la joie d'être vivant dans un monde qui n'est pas conclu.

La joie de l'incertain, c'est accepter le tremblement de terre,
Non comme catastrophe, mais comme preuve que tout respire,
C'est préférer le sol vivant au marbre des certitudes,
C'est aimer les forêts, les montagnes, les labyrinthes,
Non pour s'y perdre par goût du noir,
Mais parce que le monde s'y dérobe assez pour devenir profond,
Dans le labyrinthe, le regard apprend la modestie,
Il cesse d'être maître, il devient veilleur,
Et la parole, au lieu de déclarer, commence à répondre,
Comme un pas répond à un seuil, comme une main répond à une épaule.

Il y a une joie qui n'a pas besoin de victoire,
Une joie sans trophée, sans public, sans couronne,
Une joie qui se reconnaît à sa simplicité :
Respirer dehors, sentir le vent, marcher sans conclure,
Entendre la nuit venir, non comme un gouffre, mais comme une écoute,
Sentir que le monde ne se livre pas et pourtant se donne,
Que l'invisible habite le visible sans se montrer,
Que l'infini traverse le fini sans l'abolir,
Et que l'éternel n'est pas un ciel, mais une intensité d'instant,
Voilà ce que l'incertain rend possible : une demeure ouverte.

Je ne suis pas venu pour posséder la vérité,
Je suis venu pour être possédé moins souvent par la peur,
Je suis venu pour apprendre la tenue du pas,
La tenue de la phrase, la tenue d'une flamme unique,
Car le monde a besoin de veille plus que de systèmes,
Et l'âme a besoin d'air plus que de prisons,
Alors je choisis le chemin qui ne garantit rien,
Je choisis la question qui ne se referme pas,
Je choisis l'ombre qui garde la profondeur au cœur des choses,
Et j'appelle ce choix, sans emphase : la joie de l'incertain.

Elle m'apprend à ne pas confondre le clair et le vrai,
À ne pas prendre la transparence pour une lumière,
À ne pas croire qu'expliquer c'est habiter,
Car habiter demande distance, opacité, résistance,
La vérité trop claire efface la faille, efface l'ombre,
Et nous laisse seuls avec des surfaces,
Mais l'incertain rend au monde ses fissures fécondes,
Ces failles qui ne sont pas des trous, mais des passages,
Ces zones d'ombre qui ne sont pas négation, mais profondeur,
Et dans cette profondeur, la parole recommence à chanter bas.

Il y a des jours où l'on voudrait se reposer de tout,
S'asseoir dans un dogme, dormir dans une certitude,
Mais on se réveille vite dans un air trop lourd,
On se réveille dans la caverne, parmi les hommes supérieurs,
Et l'on comprend que la paix achetée est une prison,
Alors on se lève, on cherche la porte, on veut le dehors,
On veut le bon air, on veut les animaux,
On veut l'aigle et le serpent qui ne mentent pas,
On veut la respiration de ce qui n'a pas besoin de convaincre,
Et l'incertain devient une fidélité au vivant, non un caprice.

Je ne dis pas : tout est doute, tout est relatif, tout se vaut,
Je dis : tout est plus profond que ce que j'en vois,
Je dis : l'être a une réserve, et cette réserve est sa dignité,
Je dis : le monde n'est pas un tableau à épuiser,
Je dis : la nuit est nécessaire pour que la lumière n'écrase pas,
Je dis : la faille est nécessaire pour que le sens ne se ferme pas,
Et je dis : le courage est nécessaire pour demeurer ouvert,
Car demeurer ouvert est un art difficile,
Il faut résister à la peur, à la vanité, à la mélancolie,
Et tenir pourtant, avec une joie grave, au bord de l'inachevé.

La joie de l'incertain n'est pas un rire facile,
C'est un rire qui connaît la cendre,
Un rire qui a traversé la brûlure du jour,
Et qui ne veut plus d'un soleil qui dévore,
Un rire qui accepte la rosée comme consolation,
Et qui ne réclame plus des larmes divines comme preuve,
Car la preuve est un luxe de l'âme inquiète,
Tandis que la présence est une richesse silencieuse,
Elle n'exige rien, elle se donne en passant,
Et l'incertain est l'espace où cette présence peut passer.

Je me souviens des filets de l'enchanteur,
De sa volupté rusée, de son air empoisonné,
Je me souviens de l'âme qui danse trop facilement,
Et je garde en moi une vigilance,
Car l'incertain peut devenir vertige,
Et le vertige peut devenir prison à son tour,
Il faut donc une joie qui ne s'empoisonne pas,
Une joie qui reste terrestre, obstinée, tenue,
Une joie qui ne cherche pas le nuage, mais le seuil,
Et qui préfère la marche au spectacle.

Je veux une science qui soit courage et non crainte raffinée,
Une science qui n'éteigne pas le monde sous la certitude,
Qui n'appelle pas « maîtrise » le refus de la faille,
Une science qui garde sa part d'aventure,
Qui accepte l'inconnu sans le mépriser,
Qui interroge sans humilier l'ombre,
Et je veux une poésie qui ne mente pas par vanité,
Qui ne place pas l'infini au-dessus du ciel,
Mais qui le fasse respirer dans le visible,
Alors science et poésie se rejoignent dans une même joie : l'inachevé.

La joie de l'incertain, c'est la main qui se tend sans garantie,
C'est le pas dans la nuit, avec une lanterne modeste,
C'est la parole qui n'assène pas, qui n'exhibe pas,
C'est l'écoute qui attend,
C'est l'acceptation d'être traversé par des failles,
Non pour s'y loger, mais pour y recevoir le monde,
Car recevoir le monde, c'est accepter qu'il ne soit pas clos,
C'est accepter qu'il reste plus grand que nos cadres,
Et cette grandeur non possédée est une joie,
Une joie tragique, mais lumineuse de l'intérieur.

Je marche, et je ne sais pas tout,
Et cette ignorance n'est pas un manque : elle est un espace,
Un espace où l'infini peut encore surprendre,
Où l'instant peut encore devenir seuil,
Où l'éternel peut encore traverser sans se nommer,
Je marche, et je laisse la route me défaire,
Je marche, et la nuit me rend la résistance du monde,
Je marche, et le langage cesse d'être un outil,
Il devient un compagnon, une présence de veille,
Et dans cette compagnie, je sens la joie de l'incertain grandir.

Qu'on ne me demande pas des raisons gardées comme des pierres,
Je ne suis pas un tonneau de mémoire,
Mes raisons s'envolent comme des oiseaux,
Mais mon pas demeure, et cela suffit,
Car l'important n'est pas d'avoir raison,
L'important est de rester vivant,
De ne pas se laisser enfermer par le clair,
Ni par le trouble,
De tenir entre les deux une pénombre juste,
Où le monde peut répondre sans être possédé.

Ainsi je choisis, chaque fois, l'air qui circule,
Le dehors, le bon air, les animaux, la route,
Je choisis le courage avec ses ailes et sa ruse,
Je choisis l'ombre qui garde la profondeur aux choses,
Je choisis l'invisible qui habite le visible,
Je choisis l'infini qui traverse le fini,
Je choisis l'éternel qui traverse l'instant sans l'écraser,
Je choisis de ne pas conclure, de ne pas fermer, de ne pas mentir,
Et dans ce choix sans garantie, je trouve une joie ferme,
La joie de l'incertain, qui n'est pas manque, mais respiration.

LE CHANT D'IVRESSE

« 1. Mais pendant qu'il parlait, ils étaient tous sortis l'un après l'autre, en plein air et dans la nuit fraîche et pensive ; et Zarathoustra lui-même conduisait le plus laid des hommes par la main, pour lui montrer son monde nocturne, la grande lune ronde et les cascades argentées auprès de sa caverne. Enfin ils s'arrêtèrent là les uns près des autres, tous ces hommes vieux, mais le cœur consolé et vaillant, s'étonnant dans leur for intérieur de se sentir si bien sur la terre ; la quiétude de la nuit, cependant, s'approchait de plus en plus de leurs cœurs. Et de nouveau Zarathoustra pensait à part lui : « Ô comme ils me plaisent bien maintenant, ces hommes supérieurs ! » mais il ne le dit pas, car il respectait leur bonheur et leur silence. Mais alors il arriva ce qui pendant ce jour stupéfiant et long fut le plus stupéfiant : le plus laid des hommes commença derechef, et une dernière fois, à gargouiller et à souffler et, lorsqu'il eut fini par trouver ses mots, voici une question sortit de sa bouche, une question précise et nette, une question bonne, profonde et claire qui remua le cœur de tous ceux qui l'entendaient. « Mes amis, vous tous qui êtes réunis ici, dit le plus laid des hommes, que vous en semble ? À cause de cette journée, c'est la première fois de ma vie que je suis content, que j'ai vécu la vie tout entière. Et il ne me suffit pas d'avoir témoigné cela. Il vaut la peine de vivre sur la terre : Un jour, une fête en compagnie de Zarathoustra a suffi pour m'apprendre à aimer la terre. « Est-ce là, la vie ! » dirai-je à la mort. « Eh bien ! Encore une fois ! » Mes amis, que vous en semble ? Ne voulez-vous pas, comme moi, dire à la mort : « Est-ce là la vie, eh bien, pour l'amour de Zarathoustra, encore une fois ! » Ainsi parlait le plus laid des hommes ; mais il n'était pas loin de minuit. Et que pensez-vous qui se passa alors ? Dès que les hommes supérieurs entendirent sa question, ils eurent soudain conscience de

leur transformation et de leur guérison, et ils comprirent quel était celui qui la leur avait procurée : alors ils s'élancèrent vers Zarathoustra, pleins de reconnaissance, de respect et d'amour, en lui baisant la main, selon la particularité de chacun : de sorte que quelques-uns riaient et que d'autres pleuraient. Le vieil enchanteur cependant dansait de plaisir ; et si, comme le croient certains conteurs, il était alors ivre de vin doux, il était certainement plus ivre encore de la vie douce, et il avait abdiqué toute lassitude. Il y en a même quelques-uns qui racontent qu'alors l'âne se mit à danser : car ce n'est pas en vain que le plus laid des hommes lui avait donné du vin à boire. Que cela se soit passé, ainsi ou autrement, peu importe ; si l'âne n'a pas vraiment dansé ce soir-là, il se passa pourtant alors des choses plus grandes et plus étranges que ne le serait la danse d'un âne. En un mot, comme dit le proverbe de Zarathoustra : « Qu'importe ! »

2. Lorsque ceci se passa avec le plus laid des hommes, Zarathoustra était comme un homme ivre : son regard s'éteignait, sa langue balbutiait, ses pieds chancelaient. Et qui saurait deviner quelles étaient les pensées qui agitaient alors l'âme de Zarathoustra ? Mais on voyait que son esprit reculait en arrière et qu'il volait en avant, qu'il était dans le plus grand lointain, en quelque sorte « sur une haute crête, comme il est écrit, entre deux mers, qui chemine entre le passé et l'avenir, comme un lourd nuage ». Peu à peu, cependant, tandis que les hommes supérieurs le tenaient dans leurs bras, il revenait un peu à lui-même, se défendant du geste de la foule de ceux qui voulaient l'honorer et qui étaient préoccupés à cause de lui ; mais il ne parlait pas. Tout à coup, pourtant, il tourna la tête, car il semblait entendre quelque chose : alors il mit son doigt sur la bouche et dit : « Venez ! » Et aussitôt il se fit un silence et une quiétude autour de lui ; mais de la profondeur on entendait monter lentement le son d'une cloche. Zarathoustra prêtait l'oreille, ainsi que les hommes

supérieurs ; puis il mit une seconde fois son doigt sur la bouche et il dit de nouveau : « Venez ! Venez ! il est près de minuit ! » et sa voix s'était transformée. Mais il ne bougeait toujours pas de place : alors il y eut un silence encore plus grand et une plus grande quiétude, et tout le monde écoutait, même l'âne et les animaux d'honneur de Zarathoustra, l'aigle et le serpent, et aussi la caverne de Zarathoustra et la grande lune froide et la nuit elle-même. Zarathoustra, cependant, mit une troisième fois sa main sur la bouche et dit : Venez ! Venez ! Venez ! Allons ! maintenant il est l'heure : allons dans la nuit !

3. Ô hommes supérieurs, il est près de minuit : je veux donc vous dire quelque chose à l'oreille, quelque chose que cette vieille cloche m'a dit à l'oreille, avec autant de secret, d'épouvante et de cordialité, qu'a mis à m'en parler cette vieille cloche de minuit qui a plus vécu qu'un seul homme : qui compta déjà les battements douloureux des cœurs de vos pères hélas ! hélas ! comme elle soupire ! comme elle rit en rêve ! la vieille heure de minuit, profonde, profonde ! Silence ! Silence ! On entend bien des choses qui n'osent pas se dire de jour ; mais maintenant que l'air est pur, que le bruit de vos cœurs s'est tu, lui aussi, maintenant les choses parlent et s'entendent, maintenant elles glissent dans les âmes nocturnes dont les veilles se prolongent : hélas ! hélas ! comme elle soupire ! comme elle rit en rêve ! N'entends-tu pas comme elle te parle à toi secrètement, avec épouvante et cordialité, la vieille heure de minuit, profonde, profonde ! Ô HOMME, PRENDS GARDE !

4. Malheur à moi ! Où a passé le temps ? Ne suis-je pas tombé dans des puits profonds ? Le monde dort, Hélas ! Hélas ! Le chien hurle, la lune brille. Je préfère mourir, mourir que de vous dire ce que pense maintenant mon cœur de minuit. Déjà je suis mort. C'en est fait. Araignée, pourquoi tisses-tu ta toile autour de moi ? Veux-tu du sang ? Hélas ! Hélas ! la

rosée tombe, l'heure vient, l'heure où je grelotte et où je gèle, l'heure qui demande, qui demande et qui demande toujours : « Qui a assez de courage pour cela ? Qui doit être le maître de la terre ? Qui veut dire : c'est ainsi qu'il vous faut couler, grands et petits fleuves ! » l'heure approche : ô homme, homme supérieur prends garde ! ce discours s'adresse aux oreilles subtiles, à tes oreilles, QUE DIT MINUIT PROFOND ?

5. Je suis porté là-bas, mon âme danse. Tâche quotidienne ! tâche quotidienne ! Qui doit être le maître du monde ? La lune est fraîche, le vent se tait. Hélas ! Hélas ! avez-vous déjà volé assez haut ? Vous avez dansé : mais une jambe n'est pas une aile. Bons danseurs, maintenant toute la joie est passée. Le vin s'est changé en levure, tous les gobelets se sont attendris, les tombes balbutient. Vous n'avez pas volé assez haut : maintenant les tombes balbutient : « Sauvez donc les morts ! Pourquoi fait-il nuit si longtemps ? La lune ne nous enivre-t-elle pas ? » Ô hommes supérieurs, sauvez donc les tombes, éveillez donc les cadavres ! Hélas ! pourquoi le ver ronge-t-il encore ? L'heure approche, l'heure approche, la cloche bourdonne, le cœur râle encore, le ver ronge le bois, le ver du cœur. Hélas ! hélas ! LE MONDE EST PROFOND !

6. Douce lyre ! Douce lyre ! J'aime le son de tes cordes, ce son enivré de crapaud flamboyant ! Comme ce son me vient de jadis et de loin, du lointain, des étangs de l'amour ! Vieille cloche ! Douce lyre ! toutes les douleurs t'ont déchiré le cœur, la douleur du père, la douleur des ancêtres, la douleur des premiers parents, ton discours est devenu mûr, mûr comme l'automne doré et l'après-midi, comme mon cœur de solitaire, maintenant tu parles : le monde lui-même est devenu mûr, le raisin brunit. maintenant il veut mourir, mourir de bonheur. Ô hommes supérieurs, ne le sentez-vous pas ? Secrètement une odeur monte, un

parfum et une odeur d'éternité, une odeur de vin doré, bruni et divinement rosé de vieux bonheur, un bonheur enivré de mourir, un bonheur de minuit qui chante : le monde est profond ET PLUS PROFOND QUE NE PENSAIT LE JOUR !

7. Laisse-moi ! Laisse-moi ! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas ! Mon monde ne vient-il pas de s'accomplir ? Ma peau est trop pure pour tes mains. Laisse-moi, jour sombre, bête et lourd ! L'heure de minuit n'est-elle pas plus claire ? Les plus purs doivent être les maîtres du monde, les moins connus, les plus forts, les âmes de minuit qui sont plus claires et plus profondes que tous les jours. Ô jour, tu tâtonnes après moi ? Tu tâtonnes après mon bonheur ? Je suis riche pour toi, solitaire, une source de richesse, un trésor ? Ô monde, tu me veux ? Suis-je mondain pour toi ? Suis-je religieux ? Suis-je devin pour toi ? Mais jour et monde, vous êtes trop lourds, ayez des mains plus sensées, saisissez un bonheur plus profond, un malheur plus profond, saisissez un dieu quelconque, ne me saisissez pas : mon malheur, mon bonheur est profond, jour singulier, et pourtant je ne suis pas un dieu, pas un enfer de dieu : PROFONDE EST SA DOULEUR.

8. La douleur de Dieu est plus profonde, ô monde singulier ! Saisis la douleur de Dieu, ne me saisis pas, moi ! Que suis-je ? Une douce lyre pleine d'ivresse, une lyre de minuit, une cloche-crapaud que personne ne comprend, mais qui doit parler devant des sourds, ô hommes supérieurs ! Car vous ne me comprenez pas ! C'en est fait ! C'en est fait ! Ô jeunesse ! Ô midi ! Ô après-midi ! Maintenant le soir est venu et la nuit et l'heure de minuit, le chien hurle, et le vent : le vent n'est-il pas un chien ? Il gémit, il aboie, il hurle. Hélas ! Hélas ! comme elle soupire, comme elle rit, comme elle râle et geint, l'heure de minuit ! Comme elle parle sèchement, cette poétesse ivre ! a-t-elle dépassé son ivresse ? a-t-elle prolongé sa veille, se

met-elle à remâcher ? — Elle remâche sa douleur en rêve, la vieille et profonde heure de minuit, et plus encore sa joie. Car la joie, quand déjà la douleur est profonde : LA JOIE EST PLUS PROFONDE QUE LA PEINE.

9. Vigne, que me loues-tu ? Ne t'ai-je pas coupée ? Je suis cruel, tu saignes : — que veut ta louange de ma cruauté ivre ? « Tout ce qui s'est accompli, tout ce qui est mûr veut mourir ! » ainsi parles-tu. Béni soit, béni soit le couteau du vigneron ! Mais tout ce qui n'est pas mûr veut vivre : hélas ! La douleur dit : « Passe ! Va-t'en douleur ! » Mais tout ce qui souffre veut vivre, pour mûrir, pour devenir joyeux et plein de désirs, plein de désirs de ce qui est plus lointain, plus haut, plus clair. « Je veux des héritiers, ainsi parle tout ce qui souffre, je veux des enfants, je ne me veux pas moi. » Mais la joie ne veut ni héritiers ni enfants, la joie se veut elle-même, elle veut l'éternité, le retour des choses, tout ce qui se ressemble éternellement. La douleur dit : « Brise-toi, saigne, cœur ! Allez jambes ! volez ailes ! Au loin ! Là-haut, douleur ! » Eh bien ! Allons ! Ô mon vieux cœur : LA DOULEUR DIT : PASSE ET FINIS !

10. Ô hommes supérieurs, que vous en semble ? Suis-je un devin ? suis-je un rêveur ? suis-je un homme ivre ? un interprète des songes ? une cloche de minuit ? Une goutte de rosée ? une vapeur et un parfum de l'éternité ! Ne l'entendez-vous pas ? Ne le sentez-vous pas ? Mon monde vient de s'accomplir, minuit c'est aussi midi. La douleur est aussi une joie, la malédiction est aussi une bénédiction, la nuit est aussi un soleil, éloignez-vous, ou bien l'on vous enseignera qu'un sage est aussi un fou. Avez-vous jamais approuvé une joie ? Ô mes amis, alors vous avez aussi approuvé toutes les douleurs. Toutes les choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureuses, vouliez-vous jamais qu'une même fois revienne deux fois ? Avez-vous jamais dit : « Tu me plais, bonheur ! moment ! clin d'œil ! » C'est ainsi que vous

voudriez que tout revienne ! Tout de nouveau, tout éternellement, tout enchaîné, enchevêtré, amoureux, ô c'est ainsi que vous avez aimé le monde, vous qui êtes éternels, vous l'aimez éternellement et toujours : et vous dites aussi à la douleur : passe, mais reviens : CAR TOUTE JOIE VEUT L'ÉTERNITÉ !

11. Toute joie veut l'éternité de toutes choses, elle veut du miel, du levain, une heure de minuit pleine d'ivresse, elle veut des tombes, elle veut la consolation des larmes versées sur les tombes, elle veut le couchant doré que ne veut-elle pas, la joie ! elle est plus assoiffée, plus cordiale, plus affamée, plus épouvantable, plus secrète que toute douleur, elle se veut elle-même, elle se mord elle-même, la volonté de l'anneau lutte en elle, elle veut de l'amour, elle veut de la haine, elle est dans l'abondance, elle donne, elle jette loin d'elle, elle mendie pour que quelqu'un veuille la prendre, elle remercie celui qui la prend. Elle aimerait être haïe, la joie est tellement riche qu'elle a soif de douleur, d'enfer, de haine, de honte, de ce qui est estropié, soif du monde, car ce monde, oh vous le connaissez ! Ô hommes supérieurs, c'est après vous qu'elle languit, la joie, l'effrénée, la bienheureuse, — elle languit, après votre douleur, vous qui êtes manqués ! Toute joie éternelle languit après les choses manquées. Car toute joie se veut elle-même, c'est pourquoi elle veut la peine ! Ô bonheur, ô douleur ! Oh brise-toi, cœur ! Hommes supérieurs, apprenez-le donc, la joie veut l'éternité, — la joie veut l'éternité de toutes choses, VEUT LA PROFONDE ÉTERNITÉ !

12. Avez-vous maintenant appris mon chant ? Avez-vous deviné ce qu'il veut dire ? Eh bien ! Allons ! Hommes supérieurs, chantez mon chant, chantez-le à la ronde ! Chantez maintenant vous-mêmes le chant, dont le nom est « encore une fois », dont le sens est « dans toute éternité » ! Chantez, ô hommes supérieurs, chantez à la ronde le chant de Zarathoustra ! Ô

homme ! prends garde ! Que dit minuit profond ? « J'ai dormi, j'ai dormi, « d'un profond sommeil je me suis éveillé : « Le monde est profond, « et plus profond que ne pensait le jour
« Profonde est sa douleur, « la joie plus profonde que la peine. « La douleur dit : passe et finis ! « Mais toute joie veut l'éternité, « veut la profonde éternité ! »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

LECTURE

Ce « Chant d'ivresse » se présente comme une sortie au dehors, et cette sortie n'est pas un simple déplacement : c'est une transfiguration d'atmosphère. Après l'air lourd de la caverne, après les séductions de la mélancolie et les querelles autour de la science, la scène s'ouvre sur la nuit fraîche, pensive, respirable. Zarathoustra conduit par la main « le plus laid des hommes » : geste décisif, presque inaugural. Celui qui semblait le plus éloigné d'une réconciliation avec la terre devient celui qui va prononcer la parole la plus claire. On remarque d'emblée le paradoxe : la guérison, ici, n'est pas donnée par les plus nobles, mais par celui que l'on aurait tenu pour irrémédiablement déchu. Nietzsche place la renaissance au point le plus bas, comme si la conversion à la vie ne pouvait être entière qu'après avoir traversé la honte, la laideur, l'écart à soi.

Tout le premier mouvement est une pacification sans discours : ils se tiennent ensemble, vieux, consolés, vaillants, étonnés de se sentir si bien sur la terre. La nuit s'approche de leurs cœurs, non comme une menace mais comme une douceur qui descend. Zarathoustra lui-même éprouve une affection silencieuse. Le texte insiste sur le respect du bonheur et du silence : l'essentiel ne se commente pas, il se laisse être. Il y a là une première leçon : quand la vie reprend, elle ne le fait pas d'abord sous la forme d'un argument, mais sous la forme d'un climat. Et ce climat nocturne prépare le renversement majeur : c'est le plus laid des hommes qui formule l'adhésion la plus radicale à l'existence.

Sa question est dite « précise et nette », « bonne, profonde et claire ». Elle naît d'une expérience : une journée, une fête en compagnie de Zarathoustra a suffi pour lui apprendre à aimer la terre. Rien de grandiloquent : un seul jour, et pourtant l'effet est total. Il ne dit pas

qu'il a compris un système ; il dit qu'il a vécu la vie tout entière. Et sa formule est un défi lancé à la mort : « Est-ce là — la vie ? Eh bien ! Encore une fois ! » Le point est crucial : ce « encore une fois » n'est pas une simple répétition. C'est une approbation. Une approbation de la vie en bloc, telle qu'elle est, avec ce qu'elle implique. Là s'esquisse l'éternel retour non comme théorie cosmologique, mais comme épreuve affective : pouvoir dire à l'instant, au monde, à l'existence : reviens. Ce qui fait trembler le texte, c'est que cette parole vient d'un homme que rien ne destinait à la bénédiction. Cela signifie : l'adhésion la plus forte ne naît pas d'une innocence, mais d'une guérison. Elle n'efface pas le tragique ; elle le traverse.

La réaction des hommes supérieurs est immédiate : ils prennent soudain conscience de leur transformation, de leur guérison, et ils reconnaissent celui qui l'a opérée. Ils se précipitent vers Zarathoustra, baisent sa main, rient et pleurent. Le vieil enchanteur danse de plaisir, l'âne peut-être danse aussi : la scène frôle la farce, et pourtant elle vise quelque chose de très sérieux. Nietzsche laisse l'anecdote flotter (« qu'importe ! ») parce que l'essentiel n'est pas la factualité, mais le signe : une joie a surgi qui n'est plus de l'ordre de l'enchantement. La mélancolie envoûtait ; ici la joie désenvoûte. Elle ne capture pas l'âme, elle la rend au monde. Et si l'Enchanteur, un instant, « abdique toute lassitude », c'est que cette joie est plus contagieuse que son démon. Il y a dans ce passage une idée silencieuse : la vie, quand elle est approuvée, est un enchantement plus fort que tous les enchantements.

Le second mouvement renverse encore la scène : Zarathoustra lui-même devient « comme un homme ivre ». Son regard s'éteint, sa langue balbutie, ses pieds chancellent. Cette ivresse n'est pas celle du vin ; elle est l'ivresse de la tension entre les temps. Le texte le décrit « sur une haute crête, entre deux mers », cheminant entre passé et avenir « comme un lourd nuage ». Zarathoustra est saisi par quelque chose qui le dépasse : un afflux de profondeur. Et l'on comprend que ce chant n'est pas l'expression d'un simple bonheur ; il est la forme

sonore d'un vertige métaphysique vécu. L'ivresse, ici, n'est pas euphorie : c'est une secousse. Quelque chose se lève et demande un autre registre de parole.

C'est alors que survient la cloche. Le son vient « de la profondeur », lentement. Le monde entier écoute : les hommes supérieurs, l'âne, l'aigle et le serpent, la caverne, la lune, la nuit elle-même. Cette inclusion de tout le réel dans l'écoute est très importante : on passe d'une discussion d'hommes à une scène cosmique. La cloche est vieille, elle a compté les battements douloureux des pères. Elle soupire et rit en rêve. Minuit n'est pas seulement une heure : c'est un être, une poétesse, une profondeur qui parle. Et Zarathoustra répète : « Venez ! » comme s'il fallait apprendre à rejoindre le monde dans son propre temps, dans son propre rythme, dans son propre secret.

Le troisième mouvement commence par une mise en condition : le jour ne laisse pas dire certaines choses. La nuit, quand l'air est pur, quand le bruit des cœurs s'est tu, rend audibles des voix qui n'osent pas se dire de jour. Les « choses parlent et s'entendent ». C'est une thèse capitale : la vérité la plus profonde n'est pas un contenu, mais une possibilité d'écoute. La nuit n'apporte pas une doctrine ; elle ouvre une audition. D'où l'avertissement : « Ô homme, prends garde ! » La profondeur n'est pas douce seulement ; elle est dangereuse. Elle exige une vigilance. Elle met en jeu la manière même d'habiter.

À partir de là, le chant devient un tressage de douleur et de joie, comme si minuit était l'instant où leurs nœuds se montrent. Minuit dit : le monde dort, le chien hurle, la lune brille ; une froideur s'approche ; il y a des puits profonds, des toiles, du sang, de la rosée. La parole est haletante, brisée par des « hélas ». Elle est pleine de questions : qui a assez de courage ? qui doit être maître de la terre ? On entend ici une épreuve : la nuit n'est pas seulement apaisement, elle est jugement. Elle met l'homme face à la question de la maîtrise — non pas pour lui offrir une réponse politique, mais pour dévoiler une exigence intérieure : qui, en soi,

commande ? la crainte ou le courage ? la lourdeur ou l'aile ? La nuit refuse les consolations faciles ; elle demande une hauteur de cœur.

Puis vient une série de renversements très nietzschéens : « vous avez dansé, mais une jambe n'est pas une aile » ; « vous n'avez pas volé assez haut ». Les tombes balbutient, les morts demandent d'être sauvés, le ver ronge le bois, le ver du cœur. Le chant force l'oreille à entendre sous la joie une autre profondeur : l'ombre des morts, la persistance du deuil, le travail sourd de ce qui pourrit. C'est là qu'éclate la phrase pivot : « Le monde est profond ! » Elle ne signifie pas « le monde est mystérieux » au sens romantique ; elle signifie : le monde est stratifié, chargé, entremêlé, et aucune joie ne peut faire comme si la mort n'existait pas. Mais aussitôt le chant bascule : la lyre devient douce, la cloche devient mûre, l'automne doré apparaît, une odeur d'éternité monte, un parfum de vin bruni. Le monde « veut mourir de bonheur ». Formule vertigineuse : mourir de bonheur n'est pas ici un effacement, mais un accomplissement. Quand une chose est mûre, elle veut mourir ; elle veut se donner jusqu'au bout, se résoudre, se transformer. La mort cesse alors d'être seulement négation ; elle devient le terme d'une maturité. Ce déplacement prépare l'affirmation la plus célèbre du chant : le monde est profond « et plus profond que ne pensait le jour ». Le jour croyait épuiser le monde par la clarté ; minuit révèle que la profondeur excède la lumière.

Le passage où Zarathoustra s'adresse au jour (« Laisse-moi ! ») est une déclaration d'indépendance : minuit serait « plus clair » que le jour, non parce qu'il éclaire davantage, mais parce qu'il révèle autrement. Le jour est dit « lourd », « bête », parce qu'il veut saisir, posséder, manipuler. Minuit, au contraire, ne se saisit pas. Il est « trop pur » pour les mains du jour. On comprend ici la lutte entre deux régimes : le régime de l'appropriation et le régime de la profondeur. La profondeur refuse d'être objet. Elle ne se prête qu'à une écoute, à une veille. Et cette profondeur est double : malheur et bonheur y sont « profonds ».

Nietzsche insiste : il ne s'agit pas d'un dieu ni d'un enfer de dieu ; il s'agit d'une intensité qui dépasse les catégories morales. La douleur y est profonde, mais la joie l'est plus encore.

C'est le centre incandescent du chant : « la joie, quand déjà la douleur est profonde : la joie est plus profonde que la peine. » Cette phrase ne dit pas que la joie efface la douleur ; elle dit qu'elle l'englobe, qu'elle la traverse, qu'elle est capable de l'assumer sans la nier. D'où la logique suivante, implacable : si une joie est approuvée vraiment, alors toutes les douleurs qui lui sont enchaînées doivent l'être aussi. « Toutes les choses sont enchaînées, enchevêtrées, amoureuses. » Voilà l'éternel retour comme nécessité affective : vouloir une seule fois, vouloir que « le moment » revienne, c'est vouloir que tout revienne. Et ce vouloir n'est pas une morale de l'endurance ; c'est une passion de l'être. La joie veut l'éternité parce qu'elle se veut elle-même. Elle ne veut pas des héritiers, des enfants, des compensations ; elle veut l'intensité de son propre retour. Elle est trop riche pour ne vouloir que le confort : elle a soif du monde entier, y compris de ce qui blesse, de ce qui honte, de ce qui est manqué. La joie, chez Nietzsche, est vorace. Elle n'est pas prudente. Elle veut « la profonde éternité ».

Ce chant conclut donc un cycle en refermant un nœud : après les critiques des poètes, après la mélancolie et ses filets, après la science comme crainte ou comme courage, la parole ultime n'est ni une théorie ni une consolation. C'est un appel à l'approbation totale, mais une approbation qui n'est possible qu'à travers la profondeur nocturne. La nuit rend audible ce que le jour rend inaudible : l'entrelacement du bonheur et de la douleur, la maturité du monde, l'odeur d'éternité qui monte de ce qui passe. Et l'on comprend que l'ivresse dont il est question n'est pas un oubli : c'est une lucidité plus vaste, une lucidité qui accepte l'inextricable et s'y tient.

Le refrain final, répété comme une formule de veille, donne au texte sa portée de rite : « Ô homme, prends garde ! ... Le monde est profond... Profonde est sa douleur... la joie plus profonde que la peine... La douleur dit : passe et finis ! Mais toute joie veut l'éternité. » Ce n'est pas une thèse à apprendre ; c'est une parole à habiter. Elle met l'homme devant l'épreuve la plus dure : non pas supporter la vie, mais l'aimer jusqu'à vouloir son retour. Et cette épreuve, le chant la rend possible non en l'expliquant, mais en la chantant : en la faisant descendre dans le corps, dans la nuit, dans la respiration commune, là où l'on entend enfin la cloche, là où l'on cesse de posséder et où l'on commence à écouter.

LA JOIE DANS LA SOUFFRANCE

La nuit descend sans bruit, chaussée de rosée fine,
Et le monde se tait comme un cœur qui se recueille,
On entend sous la pierre une eau sombre qui chemine,
On entend dans le vent le reste d'une douleur,
Rien n'est effacé, rien n'est sauvé par la lumière,
Tout demeure, et pourtant tout devient respirable,
Car la souffrance aussi a sa clarté secrète,
Elle ouvre en nous un seuil que le jour ne connaît pas,
Et dans ce seuil profond une joie peut se lever,
Non pour nier la peine, mais pour l'habiter d'intérieur.

Il y a des douleurs pleines, lourdes comme des murs,
Des douleurs qui enferment, qui font de l'âme une caverne,
On y tourne en cercle, on y mâche la même cendre,
On y nomme vérité l'épuisement qui s'installe,
Mais il est une autre douleur, plus nue, plus vigilante,
Qui ne veut pas conclure, qui refuse d'être idole,
Elle tremble et pourtant elle laisse passer l'espace,
Elle ne s'accroche pas à son propre malheur,
Et dans son tremblement s'insinue une douceur grave,
Comme un air clarifié qui rend le monde à nouveau possible.

La joie dont il est question n'est pas une couronne,
Ni une récompense offerte au bout d'une endurance,
Elle n'est pas le sourire qu'on se force à tenir,
Elle n'est pas la consolation qui ferme la plaie trop vite,
Elle est une présence, une force sans spectacle,
Une braise dans l'ombre, une lumière qui ne brûle pas,
Elle naît quand la douleur devient profonde, sans mensonge,
Quand elle cesse de se défendre par des raisons,
Quand elle accepte d'être traversée, comme une nuit traversée d'étoiles,
Et qu'alors quelque chose en elle dit : encore, encore une fois.

Car la souffrance a ceci de vrai : elle dépouille,
Elle arrache les masques, elle défait les certitudes,
Elle force le regard à quitter sa transparence,
Elle rend au monde sa résistance et sa distance,
On ne glisse plus sur les choses comme sur une vitre,
On les touche, et le toucher devient une prière sans dieu,
On marche plus lentement, mais chaque pas devient un seuil,
On parle moins, mais chaque mot pèse comme une pierre chaude,
Et la vie, soudain, n'est plus un décor ou une habitude,
Elle redevient une épreuve, et l'épreuve redevient une demeure.

Il faut dire la vérité de la douleur : elle veut finir,
Elle dit au cœur : brise-toi, saigne, tais-toi, disparais,
Elle dit aux jambes : cesse, tu n'as plus d'ailes,
Elle dit à la bouche : tu n'as plus de chant,
Elle est ce chien qui hurle dans la nuit froide,
Ce ver qui ronge le bois, ce ver du cœur,
Elle est la tombe qui balbutie sous la lune,
Elle est le temps qui tombe dans des puits profonds,
Et pourtant, dans cette même nuit où tout demande : « qui a le courage ? »,
Une autre voix, plus secrète, commence à répondre.

Cette voix n'est pas celle d'un salut venu d'ailleurs,
Elle ne promet pas un ciel pour racheter la terre,
Elle ne vient pas effacer la morsure du monde,
Elle vient l'habiter, comme un parfum d'éternité,
Comme une odeur de vin bruni qui monte de l'automne,
Le monde, dit-elle, est mûr, et sa maturité est grave,
Il veut mourir de bonheur, non de fuite, non de faiblesse,
Car mourir peut être l'achèvement d'une douceur pleine,
Et vivre peut être l'acceptation d'un nœud : douleur et joie entremêlées,
Comme deux courants qui se traversent sans se dissoudre.

La joie dans la souffrance est une joie de minuit,
Une joie qui ne se montre pas au plein jour,
Le jour est trop lourd, il veut saisir, il veut posséder,
Il veut des mains, des preuves, des raisons, des clôtures,
Mais minuit parle bas, avec épouvante et cordialité,
Il dit : prends garde, écoute ce qui n'ose pas se dire,
Car les choses ont leur voix, et cette voix est profonde,
Elle ne se donne qu'à l'oreille qui a connu la fissure,
À l'âme qui veille assez longtemps pour entendre,
Et cette écoute même est déjà une joie, parce qu'elle rend au monde sa présence.

On croit souvent que la joie est légère et que la douleur est lourde,
Mais la vraie joie n'est pas légère : elle est vaste,
Elle contient plus que ce qu'elle montre, elle déborde,
Elle est affamée du monde, affamée d'intensité,
Elle ne veut pas seulement le miel, elle veut le levain,
Elle ne veut pas seulement le midi, elle veut l'heure de minuit,
Elle veut les tombes, elle veut les larmes sur les tombes,
Non par goût du noir, mais parce qu'elle ne veut rien perdre,
Parce qu'elle se veut entière, elle veut l'enchaînement,
Et dans cet enchaînement elle devient plus profonde que la peine.

Il y a une joie qui refuse les héritiers, les compensations,
Une joie qui ne cherche pas à sauver quelque chose pour plus tard,
Elle se veut elle-même, ici, maintenant, dans son plein,
Et si elle dit « encore », ce n'est pas un caprice de répétition,
C'est un consentement à tout ce qui la rend possible,
À tout ce qui l'accompagne, même la douleur, même la honte,
Car un instant aimé vraiment entraîne le monde entier,
Il entraîne les heures sombres, les pertes, les manques,
Et dire « oui » à l'instant, c'est dire « oui » à l'enchevêtrement,
C'est aimer le monde jusqu'à vouloir son retour, même dans sa blessure.

Ainsi la joie ne vient pas remplacer la souffrance,
Elle vient l'approfondir jusqu'à la transformer de l'intérieur,
La souffrance, dès lors, n'est plus seulement plainte,
Elle devient maturité, elle devient passage, elle devient force,
Non une force de domination, mais une force de tenue,
Une force qui peut marcher sans garantie,
Qui peut respirer dehors malgré le chien qui hurle,
Qui peut regarder la lune froide sans exiger qu'elle console,
Qui peut toucher la pierre et sentir pourtant qu'elle répond,
Et dans cette réponse muette, une joie se lève, parce que le monde n'est pas vide.

La joie dans la souffrance est une joie sans masque,
Elle ne se vante pas, elle ne danse pas pour être vue,
Elle ne demande pas d'applaudissements,
Elle est comme une main posée sur une épaule dans les ruines,
Elle dit : je demeure, je ne sauve pas, je demeure,
Elle n'efface pas le tragique, elle le rend habitable,
Car habiter, c'est tenir dans l'inachevé,
C'est accepter que la lumière ne soit jamais totale,
Que la nuit ne soit jamais absolue,
Et que l'entre-deux, la pénombre juste, soit la seule demeure possible.

On comprend alors pourquoi la douleur dit : passe et finis,
Parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle porte en elle,
Parce qu'elle se croit seulement négation,
Alors qu'elle est aussi ouverture, fissure, profondeur,
La douleur creuse un puits où l'âme peut entendre,
Elle brise la surface, elle empêche la transparence,
Elle oblige le langage à devenir vrai, non par preuve, mais par densité,
Et quand le langage devient dense, il devient capable d'éternité,
Non l'éternité d'un ciel, mais l'éternité d'un retour du même nœud,
La joie le sait, et c'est pourquoi elle refuse de « passer » sans revenir.

Ce retour n'est pas une répétition de décor,
C'est un retour de configuration, de tension, de musique intérieure,
C'est la spirale d'un devenir qui ne se totalise jamais,
Chaque palier est réel, chaque palier est joie et mélancolie,
Parce qu'aucun sommet n'est final,
Mais la joie n'en est pas moins joyeuse : elle aime la montée,
Elle aime le pas, elle aime l'effort, elle aime le rocher poussé,
Elle aime la lucidité qui n'abdique pas,
Et cette joie-là peut cohabiter avec la douleur,
Parce qu'elle n'attend pas la suppression du tragique pour être vraie.

La souffrance, quand elle est tenue, devient une sagesse,
Non une sagesse de doctrine, mais une sagesse de respiration,
Elle apprend à l'âme qu'elle n'est pas souveraine,
Qu'elle ne peut pas tout comprendre, tout maîtriser, tout conclure,
Elle lui rend une pauvreté qui est richesse,
Car l'être pauvre reçoit plus que l'être fermé,
Il reçoit l'invisible qui habite le visible,
Il reçoit l'infini qui traverse le fini,
Et ce recevoir est déjà une joie :
Non pas la joie de posséder, mais la joie d'être traversé.

Il y a des instants où la douleur est si profonde
Qu'elle semble être le monde lui-même,
Comme si tout s'était retiré, comme si tout dormait,
Comme si le temps était tombé dans un puits,
Alors la pensée cherche un rempart, une certitude, une explication,
Mais aucune explication ne console l'abîme,
C'est là que la nuit devient nécessaire,
Parce qu'elle ne promet rien et pourtant elle écoute,
Et dans cette écoute, une phrase se forme, non comme réponse,
Mais comme chant : le monde est profond, et plus profond que ne pensait le jour.

Cette profondeur n'est pas un secret à détenir,
Elle est une réalité à supporter et à aimer,
Aimer, ici, ne signifie pas enjoliver,
Aimer signifie dire oui sans falsifier,
Dire oui à la pluie, aux ruines, au ver, au chien qui hurle,
Dire oui au couchant doré et à l'odeur d'éternité,
Dire oui au nœud, à l'enchevêtrement,
Car tout est enchaîné, enchevêtré, amoureux,
Et la joie, quand elle est vraie, ne sélectionne pas,
Elle embrasse le monde entier, et c'est cela qui la rend terrible et splendide.

La joie dans la souffrance est une joie qui mord,
Elle se mord elle-même, elle lutte en elle-même,
Elle est volonté d'anneau, volonté de retour,
Elle veut se retrouver, non pour se répéter,
Mais parce qu'elle ne supporte pas que l'instant soit perdu,
Elle veut que l'instant soit sauvé dans le retour,
Non sauvé au sens religieux,
Mais sauvé au sens de fidélité :
Que rien de vécu ne soit considéré comme inutile,
Que même la douleur ait sa dignité de passage vers une intensité plus vraie.

Ainsi la souffrance devient une porte,
Et la joie devient l'élan qui franchit cette porte,
Non pour sortir du monde,
Mais pour entrer plus profondément dans le monde,
Entrer dans la terre, dans le corps, dans l'instant,
Avec une attention plus grave, plus humble, plus vive,
Et ce qui paraissait manque devient possibilité,
Ce qui paraissait fin devient recommencement,
Ce qui paraissait nuit devient écoute,
Et la joie, dans cette écoute, devient une flamme qui n'exige pas de ciel.

Il reste pourtant une épouvante, et elle est juste,
Car aimer ainsi n'est pas confortable,
Dire « encore » à la vie entière est une épreuve,
C'est porter le monde sans le réduire,
C'est accepter qu'il y ait des choses manquées,
Des pertes qui ne se rattrapent pas,
Des tombes qui balbutient,
Mais la joie éternelle languit après les choses manquées,
Elle ne les efface pas : elle les veut dans son cercle,
Parce qu'elle ne veut pas d'un monde amputé pour être heureuse.

Voilà pourquoi la joie peut habiter la souffrance,
Non comme un baume, mais comme une profondeur plus vaste,
La douleur dit : passe et finis,
La joie répond : reviens, reviens encore une fois,
Et dans ce dialogue, le cœur se brise et se tient,
Il saigne et pourtant il devient plus vrai,
Il cesse de chercher un dehors qui l'absoudrait,
Il demeure dans le monde, dans son nœud, dans sa nuit,
Et il respire, enfin, dans un air pur,
Avec cette certitude paradoxale : la joie est plus profonde que la peine.

FIDELITE A LA TERRE

« Ici Zarathoustra se tut quelque temps et il regarda ses disciples avec amour. Puis il continua à parler ainsi, — et sa voix s'était transformée :

Mes frères, restez fidèles à la terre, avec toute la puissance de votre vertu ! Que votre amour qui donne et votre connaissance servent le sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne laissez pas votre vertu s'envoler des choses terrestres et battre des ailes contre des murs éternels ! Hélas ! il y eut toujours tant de vertu égarée !

Ramenez, comme moi, la vertu égarée sur la terre — oui, ramenez-la vers le corps et vers la vie ; afin qu'elle donne un sens à la terre, un sens humain !

L'esprit et la vertu se sont égarés et mépris de mille façons différentes. Hélas ! dans notre corps habite maintenant encore cette folie et cette méprise : elles sont devenues corps et volonté !

L'esprit et la vertu se sont essayés et égarés de mille façons différentes. Oui, l'homme était une tentative. Hélas ! combien d'ignorances et d'erreurs se sont incorporées en nous !

Ce n'est pas seulement la raison des millénaires, c'est aussi leur folie qui éclate en nous. Il est dangereux d'être héritier.

Nous luttons encore pas à pas avec le géant hasard et, sur toute l'humanité, jusqu'à présent le non-sens régnait encore.

Que votre esprit et votre vertu servent le sens de la terre, mes frères : et la valeur de toutes choses se renouvellera par vous ! C'est pourquoi vous devez être des créateurs.

Le corps se purifie par le savoir, il s'élève en essayant avec science ; pour celui qui cherche la connaissance tous les instincts se sanctifient ; l'âme de celui qui est élevé se réjouit.

Médecin, aide-toi toi-même et tu sauras secourir ton malade. Que ce soit son meilleur secours de voir, de ses propres yeux, celui qui se guérit lui-même.

Il y a mille sentiers qui n'ont jamais été parcourus, mille santés et mille terres cachées de la vie. L'homme et la terre des hommes n'ont pas encore été découverts et épuisés.

Veillez et écoutez, solitaires. Des souffles aux essors secrets viennent de l'avenir ; un joyeux messenger cherche de fines oreilles.

Solitaires d'aujourd'hui, vous qui vivez séparés, vous serez un jour un peuple. Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes, vous formerez un jour un peuple choisi — et c'est de ce peuple que naîtra le Surhumain.

En vérité, la terre deviendra un jour un lieu de guérison ! Et déjà une odeur nouvelle l'enveloppe, une odeur salubre, — et un nouvel espoir ! »

(Nietzsche, idem)

LECTURE

Oui. Et je vais le faire dans la tenue que tu aimes : ample, méditatif, impersonnel, sans pédagogie, en suivant le souffle même du passage.

Ce qui parle ici n'est pas une morale, ni même une doctrine. C'est une injonction de fidélité mais une fidélité qui ne se confond pas avec l'obéissance. « Restez fidèles à la terre » : cela ne signifie pas demeurer au ras des choses, ni s'enliser dans le poids du monde. Cela signifie refuser l'évasion qui se prend pour la hauteur. Il y a une façon de s'élever qui n'est qu'un reniement : l'esprit s'envole, se grise de ses propres ailes, puis se brise contre des murs éternels. Il ne trouve pas l'infini : il trouve une paroi. Le texte ne condamne pas l'élan, il condamne l'élan qui oublie le sol d'où il vient et le corps qui l'a porté jusqu'au bord. Il y eut tant de vertu égarée, dit-il : une vertu qui se croit pure parce qu'elle se détache, qui se croit lumineuse parce qu'elle s'éloigne, et qui, à force de viser l'éternel, ne touche plus rien, ni la chair, ni la vie, ni l'instant.

Ramener la vertu sur la terre : voilà le geste décisif. Ce geste n'a rien de réducteur, au contraire : il agrandit. Car la terre, ici, n'est pas le simple contraire du ciel ; elle est le lieu où le sens se forme, où l'humain prend figure, où la vie devient plus qu'un passage. La vertu qui donne doit servir le sens de la terre : elle ne donne pas pour s'acquitter, elle donne pour faire advenir. On entend que le don est une création : il ne s'agit pas d'ajouter un bien à un monde déjà constitué, mais de renouveler la valeur même des choses. Il y a là une exigence dure : créer. Non pas décorer l'existence de vertus, mais changer l'axe du monde, déplacer le centre de gravité des valeurs. « Vous devez être des créateurs » : c'est une phrase nue, presque sans consolation. Elle oblige. Elle retire toute excuse.

Mais l'obstacle est plus profond que l'ignorance. Le texte insiste : dans le corps habite encore la folie et la méprise. Ce n'est pas simplement une erreur de jugement ; c'est une erreur devenue chair, devenue volonté, devenue réflexe. Les millénaires n'ont pas seulement laissé des raisons ; ils ont incorporé leur déraison. L'héritage n'est pas un trésor, c'est une charge dangereuse : être héritier, c'est porter du sens et du non-sens mêlés, des clartés et des aveuglements soudés. L'homme était une tentative — et cette tentative demeure inachevée, tâtonnante, fragile. À chaque pas, le hasard géant demeure ; et l'on comprend que l'histoire humaine a longtemps obéi à une loi obscure, non pas celle d'un destin, mais celle d'un non-sens souverain, d'une dérive qui gouverne sans gouverner.

Et pourtant, au milieu de cette constatation, une autre tonalité s'élève : le corps se purifie par le savoir. Non pas une purification moraliste, mais une élévation par l'essai, par l'expérience, par la connaissance qui n'abstrait pas la vie mais la travaille. Le texte ne sépare pas science et vie : il les noue. Il affirme qu'en cherchant la connaissance, les instincts peuvent se sanctifier, non pas être supprimés, mais accordés. Il y a ici une image discrète du salut terrestre : non pas sauver l'âme contre le corps, mais élever le corps par un savoir qui le rend plus vaste, plus juste, plus capable. La joie apparaît alors comme un signe : « l'âme de celui qui est élevé se réjouit ». Joie sans dogme, joie sans promesse d'arrière-monde : une joie qui monte de l'épreuve même, de l'élévation sans fuite.

Vient ensuite la phrase du médecin : aide-toi toi-même. Elle n'exalte pas l'individualisme ; elle rappelle une condition de crédibilité. On ne secourt pas en prêchant : on secourt en montrant une guérison en acte, une lutte assumée, une transformation réelle. Le meilleur secours pour l'autre, c'est de voir celui qui se guérit lui-même. Le regard, ici, n'est pas voyeur : il devient contagieux, fécond, encourageant. L'exemple n'est pas un modèle imposé, c'est une preuve vivante que la vie peut se relever.

Puis la terre se déplie, soudain, comme un continent encore invisible : mille sentiers, mille santés, mille terres cachées de la vie. La phrase est vaste. Elle refuse le fatalisme des formes uniques, des normes universelles, des santés obligatoires. Elle dit : la vie n'est pas épuisée ; l'homme et la terre des hommes ne sont pas découverts. Le monde n'est pas un inventaire terminé ; c'est un territoire encore fermé, qui attend d'être ouvert par des pas inédits. D'où l'appel aux solitaires : veillez et écoutez. Les solitaires ne sont pas glorifiés pour leur retrait, mais requis pour leur écoute fine. Un joyeux messenger cherche de fines oreilles : ce qui vient de l'avenir ne s'impose pas par la force, il s'approche par souffle, par essor secret, par signe fragile. L'avenir n'est pas un programme, c'est une venue.

Et alors le texte opère un renversement silencieux : ceux qui vivent séparés deviendront un peuple. Non pas une masse, mais une communauté née d'un choix intérieur. « Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes » : formule forte, qui désigne une élection sans mystique, une sélection par exigence. De cette communauté naîtra le Surhumain. Il ne s'agit pas d'un héros isolé qui dominerait les autres ; il s'agit d'une naissance collective, ou plutôt d'une condition collective pour qu'une autre hauteur devienne possible. Le Surhumain apparaît comme l'enfant d'un peuple formé par la veille, la séparation, la fidélité à la terre, la création de nouvelles valeurs. Il n'est pas la fuite du monde, il est la transfiguration du monde.

Enfin, tout se rassemble dans une image d'espérance terrestre : la terre deviendra un lieu de guérison. Non pas un paradis, non pas une perfection, mais un lieu où la vie cesse d'être seulement une blessure. Une « odeur nouvelle » enveloppe déjà la terre : cette odeur est salubre. L'espérance ne tombe pas du ciel, elle se respire. Elle n'est pas une idée, elle est un air. Quelque chose change, à peine perceptible, mais réel : un parfum, un signe, une promesse sensible. Le texte n'offre pas la paix ; il offre une direction. Il ne dit pas que l'homme est guéri ; il dit que la guérison est possible et qu'elle commence par cette fidélité sans fuite :

revenir au corps, revenir à la vie, ramener la vertu là où elle donne vraiment, là où elle ne bat plus des ailes contre des murs, mais devient force créatrice qui renouvelle la valeur des choses.

C'est peut-être cela, au fond, la vertu qui donne : non pas une vertu qui distribue, mais une vertu qui engendre. Elle ne cherche pas l'éternel par-dessus la terre ; elle fait surgir, du terrestre même, une odeur d'éternité. Elle ne trahit pas la vie au nom de la vérité ; elle rend la vérité habitable parce qu'elle demeure fidèle au sol, au souffle, au corps, et qu'elle espère assez pour créer.

ÉCOUTER LA TERRE

Écouter la terre, non comme un sol qui se mesure,
Mais comme une lente voix qui traverse le silence,
Comme un cœur sans éclat qui bat sous les pierres,
Comme un vieux chant qui vient du fond des racines,
Et qui ne cherche pas le ciel pour se justifier,
Qui ne demande rien aux murs de l'éternel,
Qui reste près du corps, près de la poussière humaine,
Et pourtant ouvre en nous des chambres plus vastes,
Où le jour perd sa dureté de lumière qui blesse,
Où la nuit devient claire, parce qu'elle résiste.

Il y a des vertus qui s'en vont, comme des oiseaux,
Elles battent des ailes contre une vitre invisible,
Elles prennent le vertige pour une ascension,
Elles nomment « pureté » le refus de toucher,
Elles parlent d'absolu pour ne plus voir les choses,
Elles s'habillent d'azur afin d'oublier la boue,
Mais leur chant se dessèche en montant dans le vide,
Et l'âme devient mince, et la parole se casse,
Car la hauteur n'est rien quand elle fuit la vie,
Et l'infini ment, quand il méprise la terre.

Écouter la terre, c'est ramener la vertu au monde,
Non pour la rabaisser, mais pour l'enraciner,
Pour qu'elle donne un sens qui ne soit pas un mirage,
Un sens humain, forgé dans la chaleur des mains,
Dans la fatigue des pas, dans le pain partagé,
Dans les saisons qui passent et reviennent autrement,
Dans le corps qui apprend, dans le sang qui consent,
Dans l'instant qui se tait, mais garde sa brûlure,
Dans ce qui tombe et survit, sans réclamer d'excuse,
Dans ce qui veut encore, malgré l'ombre des siècles.

Car l'esprit s'est trompé de route mille fois,
Et la vertu aussi, dans ses habits de marbre,
Et la folie des pères s'est faite chair en nous,
Elle habite le geste, elle habite la volonté,
Elle tremble sous la peau comme une vieille fièvre,
Elle parle par nos peurs, par nos hontes muettes,
Et même nos raisons ont l'odeur du malentendu,
Comme si la clarté portait un reste de nuit,
Comme si le savoir gardait ses échardes,
Comme si l'héritage était une lame cachée.

Il est dangereux d'être héritier des âges,
On reçoit des outils, et l'on reçoit des chaînes,
On reçoit des mots justes et des mots qui empoisonnent,
On reçoit des élans, et des fatigues sans nom,
On reçoit des erreurs qui se prennent pour des lois,
Et le non-sens, longtemps, régna comme un roi sombre,
Guidant l'humanité par des chemins de brume,
Faisant de chaque pas une tentative fragile,
Et pourtant, au milieu, une obstination demeure :
Celle de recommencer, sans céder au dégoût.

Écouter la terre, c'est entendre en nous le hasard,
Le géant qui déplace les pierres sans raison,
Qui change les saisons et les visages des choses,
Qui frappe au cœur des jours comme un marteau aveugle,
Mais c'est aussi apprendre à lutter pas à pas,
Sans croire qu'un ordre pur nous attend à la fin,
Sans promettre au chaos une formule qui le cloue,
Sans faire du langage un filet sur le monde,
Car ce qui vit se dérobe à la prise des dogmes,
Et la vérité même a besoin d'un tremblement.

Alors le savoir n'est plus une froide citadelle,
Il devient une épreuve où le corps se clarifie,
Une montée patiente où l'on sanctifie l'instinct,
Non en le mutilant, mais en le rendant plus juste,
En lui donnant un rythme, un souffle qui s'accorde,
En le reliant aux choses, à leur chair silencieuse,
Et l'âme, quand elle s'élève, n'est pas arrachée :
Elle se réjouit, comme une eau qui se délie,
Comme un fruit qui mûrit sans se croire éternel,
Comme un matin plus simple après les longues fièvres.

Écouter la terre, c'est voir celui qui se guérit,
Non comme un maître, mais comme une preuve vivante,
Un homme qui ne prêche pas, mais qui se relève,
Qui ne donne pas d'ordres, mais offre sa cicatrice,
Qui marche encore, malgré la vieille boue intérieure,
Et c'est cela qui aide, plus que mille paroles :
La guérison visible, la lutte assumée,
Le courage ordinaire qui ne se pare pas d'or,
La fidélité nue à ce qui veut continuer,
Le travail de la vie, sans gloire et sans théâtre.

Il y a mille sentiers que personne n'a suivis,
Mille santés possibles, mille terres dans la terre,
Des continents cachés derrière un simple regard,
Des saisons sans nom, des forces encore muettes,
Et l'homme n'a pas fini de découvrir l'homme,
Ni la terre des hommes de se laisser connaître,
Car l'existence est vaste, et le monde n'est pas clos,
Et la vie garde au fond des chambres inexplorées,
Où la douleur se transforme en une autre clarté,
Où l'espoir n'est pas rêve, mais respiration lente.

Veiller, voilà : veiller et écouter, solitaires,
Non par mépris des autres, mais par fidélité fine,
Car ce qui vient de l'avenir ne crie pas dans les foules,
Il s'approche en secret, comme un souffle discret,
Il cherche des oreilles qui n'aiment pas le vacarme,
Des cœurs capables d'attendre sans se fermer,
Des yeux qui savent voir sans vouloir posséder,
Et l'on reconnaît alors, dans l'air presque immobile,
Une nuance nouvelle, une odeur de départ,
Un signe minuscule, plus fort que les discours.

Écouter la terre, c'est apprendre ces messages,
Non dans les grands systèmes, mais dans le frémissement,
Dans l'herbe qui se couche et se relève au vent,
Dans le grain qui se tait et travaille sous le sol,
Dans le pas du loup, dans la pluie sur les feuilles,
Dans la pierre qui garde une chaleur ancienne,
Dans l'étang qui reflète et ne révèle jamais,
Dans la cendre où persiste une braise sans parole,
Dans ce qui semble pauvre et pourtant inépuisable,
Dans le réel blessé qui continue d'offrir.

Solitaires d'aujourd'hui, séparés par nécessité,
Vous n'êtes pas des fuyards, si vous veillez vraiment,
Vous êtes le ferment d'un peuple à venir,
Non un peuple de masse, mais une communauté lente,
Tissée par la justesse, par le choix de la terre,
Par l'amour qui ne prend pas, mais qui donne et qui crée,
Par la patience du pas, par l'ombre consentie,
Et de cette alliance naîtra une autre hauteur,
Non dressée contre le monde, mais surgie du monde,
Comme une flamme fidèle au cœur même des ruines.

Car la création n'est pas un geste d'orgueil,
C'est une réponse donnée à ce qui chancelle,
Une manière de dire au non-sens : je te vois,
Et pourtant je ne te laisse pas régner en maître,
Je renouvelle les valeurs, je change la lumière,
Je fais de l'ordinaire un lieu où l'âme respire,
Je rends à l'instant son poids d'éternité possible,
Je ne cherche pas des dieux dans les nuages vains,
Je cherche l'invisible dans le visible offert,
Et je demeure fidèle à la terre qui parle.

Écouter la terre, c'est refuser les murs,
Ces murs éternels où se brisent les ailes,
Ces murs de pure idée, ces murs de bonne conscience,
Ces murs de perfection qui ne sentent plus la vie,
Ces murs où la vertu se fait statue froide,
Et où l'on confond le haut avec le vide,
Car la terre est plus profonde que les élans trop légers,
Elle n'a pas besoin d'ornements, ni d'excuses,
Elle exige seulement une présence entière,
Et c'est cela, peut-être, la plus rude noblesse.

Il faut ramener l'esprit au corps, sans l'éteindre,
Ramener la vertu à la vie, sans la salir,
Ramener la parole à l'ombre qui la fonde,
Car le langage se perd quand le regard devient lisse,
Et le monde se ferme quand il n'oppose plus rien,
Mais la nuit rend la friction, et la faille rend l'écoute,
Et la terre, dans ses creux, enseigne une clarté,
Une clarté qui ne brille pas, mais qui tient,
Une clarté de veille, humble, presque invisible,
Qui sauve sans sauver, en rendant l'homme habitable.

Alors l'homme redevient une tentative vivante,
Non une statue finie, non un dogme achevé,
Une tentative qui échoue, mais qui recommence,
Qui tombe et se relève, non par héroïsme,
Mais parce que la terre, patiente, le rappelle,
Parce que le corps demande encore sa justice,
Parce que la vie, même blessée, veut sa forme,
Et que le sens ne descend pas d'un ciel étranger :
Il naît de la fidélité, du don, de la création,
Il naît du sol, du souffle, de l'effort partagé.

Écouter la terre, c'est sentir une odeur nouvelle,
Non une promesse bruyante, mais un parfum discret,
Comme après la pluie, quand la poussière s'apaise,
Comme au bord d'un chemin, quand l'herbe se relève,
Comme dans la caverne, quand l'air devient plus pur,
Et que les animaux se pressent sans parole,
C'est une odeur salubre, une nuance de guérison,
Comme si la terre, un jour, pouvait être un remède,
Non contre la mort, mais contre la stérilité,
Contre le non-sens nu qui ronge les saisons.

Et l'espoir, ici, n'est pas une lumière de théâtre,
Il est un travail lent, une patience en marche,
Il est un geste fidèle, une écoute tenace,
Il est la force d'aimer sans prendre la fuite,
Il est la joie de l'incertain, la joie de tenter,
La joie de ne pas clore ce qui veut devenir,
Car l'avenir n'est pas un plan, c'est une venue,
Un messenger joyeux qui cherche des oreilles,
Et celui qui écoute devient lui-même passage,
Un pont de terre, un seuil, une voix sans emphase.

La terre deviendra un lieu de guérison, dit le souffle,
Non parce qu'elle sera pure, mais parce qu'elle sera vraie,
Parce qu'on cessera de la trahir par des ciels trop faciles,
Parce qu'on cessera de mépriser le corps qui sait,
Parce qu'on apprendra à sanctifier l'instinct,
À renouveler les valeurs sans les arracher à la vie,
À créer sans orgueil, à donner sans se perdre,
À veiller sans dureté, à parler sans couvrir,
Et l'ombre elle-même deviendra une amie fidèle,
Une profondeur où l'âme respire plus grand.

Écouter la terre : voilà le chant qui demeure,
Quand se taisent les murs, quand s'épuisent les idoles,
Quand l'esprit revient de ses vertiges trop légers,
Quand la vertu se fait don, et non fuite vers l'absolu,
Quand le regard accepte la résistance des choses,
Quand la nuit rétablit l'opacité féconde,
Et que le visible, enfin, laisse passer l'invisible,
Alors l'homme devient créateur sans se croire maître,
Il marche dans la vie comme on entre en veille,
Et la terre, autour de lui, respire un nouvel espoir.

LE SANS-VISAGE

« Quand Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il se tut, comme quelqu'un qui n'a pas dit son dernier mot. Longtemps il soupesa son bâton avec hésitation. Enfin il parla ainsi et sa voix s'était transformée :

Je m'en vais seul maintenant, mes disciples ! Vous aussi, vous partirez seuls ! Je le veux ainsi.

En vérité, je vous conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.

L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.

On n'a que peu de reconnaissance pour un maître, quand on reste toujours élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne ?

Vous me vénerez ; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour ? Prenez garde à ne pas être tués par une statue !

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous.

En vérité, mes frères, je chercherai alors d'un autre œil mes brebis perdues ; je vous aimerai alors d'un autre amour.

Et un jour vous devrez être encore mes amis et les enfants d'une seule espérance : alors je veux être auprès de vous, une troisième fois, pour fêter, avec vous, le grand midi.

Et ce sera le grand midi, quand l'homme sera au milieu de sa route entre la bête et le Surhumain, quand il fêtera, comme sa plus haute espérance, son chemin qui mène à un nouveau matin.

Alors celui qui disparaît se bénira lui-même, afin de passer de l'autre côté ; et le soleil de sa connaissance sera dans son midi.

« TOUS LES DIEUX SONT MORTS : NOUS VOULONS, MAINTENANT, QUE LE SURHUMAIN VIVE ! » Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté ! —

Ainsi parlait Zarathoustra. »

(Nietzsche, idem)

LECTURE

Ce passage à la sécheresse et la grandeur des paroles de séparation : il ne clôt pas une doctrine, il rompt un lien. Et cette rupture n'est pas un accident ni une humeur ; elle est le cœur même de ce qui a été transmis. Le maître, ici, n'achève pas son enseignement en ajoutant une vérité de plus ; il l'achève en retirant sa personne, en retirant la figure même qui risquait de devenir un refuge. Zarathoustra se tait d'abord « comme quelqu'un qui n'a pas dit son dernier mot » : et ce dernier mot, précisément, ne sera pas un mot de contenu, mais un geste. Longtemps il soupèse son bâton : le bâton est la marche, l'appui, le signe d'une autorité aussi ; l'hésitation indique que ce qu'il s'apprête à faire n'est pas un caprice, mais un déchirement nécessaire. Quand la voix se transforme, ce n'est pas seulement un changement de ton : c'est le passage d'une parole qui entraîne à une parole qui libère en blessant.

« Je m'en vais seul » : la solitude n'est pas un idéal romantique ; elle est une condition de vérité. Et le texte va plus loin : les disciples aussi doivent partir seuls. Non parce qu'ils seraient indignes d'accompagnement, mais parce que l'accompagnement, s'il se prolonge, devient dépendance. La fidélité à la terre, la création, l'écoute des souffles à venir, tout cela exige une responsabilité qui ne se délègue pas. Il ne suffit pas de suivre, même sur la bonne route. La route n'est vraie que si elle est prise. D'où l'injonction rude, presque scandaleuse : « éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra ». Se défendre du maître, c'est se défendre de la tentation de réduire la vie à une figure, de transformer une parole vivante en instance protectrice. Le maître devient alors un danger : non parce qu'il mentirait, mais parce qu'on peut faire de lui une statue. Et la statue tue : elle immobilise, elle remplace le devenir par la vénération, elle substitue l'adoration à l'épreuve.

C'est pour cela qu'apparaît la honte : « ayez honte de lui ». Cette honte n'est pas morale ; elle est un antidote. Tant que le disciple se tient devant le maître comme devant une hauteur intouchable, il demeure infantile. La honte brise l'envoûtement. Elle rend possible une rupture intérieure, une dé-idolâtrie. Et l'hypothèse du mensonge « peut-être vous a-t-il trompés » est la pointe de cette stratégie : le maître se rend suspect pour détruire le mécanisme même de la croyance. Il ne demande pas qu'on le croie moins ; il demande qu'on cesse de croire, c'est-à-dire qu'on cesse de se laisser porter par une certitude étrangère.

Ainsi la phrase la plus dure devient claire : celui qui cherche la connaissance doit non seulement aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis. Il ne s'agit pas d'une haine ressentimentale ; il s'agit d'un tranchant. Les ennemis sont visibles : on sait se dresser contre eux, on sait les tenir à distance. Les amis, au contraire, sont la zone où l'on s'endort. On s'abrite dans l'approbation, on confond fidélité et confort. Haïr ses amis, ici, signifie : refuser que l'amitié devienne une chaîne. Refuser l'aimable prison. Refuser la chaleur qui empêche de marcher. L'exigence de connaissance réclame une cruauté intérieure : rompre ce qui retient, même si cela rassure, même si cela aime.

Tout le passage est une lutte contre l'élève éternel. « On a que peu de reconnaissance pour un maître, quand on reste toujours élève » : cela sonne comme une condamnation, mais c'est surtout une pitié. Le maître, s'il est réduit à être toujours maître, est lui aussi enfermé. La relation devient stérile : l'un commande, l'autre répète. Rien ne naît. Alors Zarathoustra pose une question symbolique : « pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne ? » La couronne, c'est la consécration, l'auréole, le prestige. La déchirer, ce n'est pas humilier l'homme ; c'est délivrer la parole de l'homme. Tant que la couronne demeure, la parole ne circule plus : elle se fixe en autorité.

La vénération est donc un péril : « prenez garde à ne pas être tués par une statue ». Le danger n'est pas le maître vivant : c'est l'image du maître, durcie et idolâtrée. On ne meurt pas sous le poids d'un homme ; on meurt sous le poids d'une représentation. On n'est pas écrasé par une présence ; on est tué par une forme immobile. Voilà pourquoi le texte attaque la foi : la foi est « peu de chose », non parce qu'elle serait faible, mais parce qu'elle est une facilité. Les croyants, dit-il, ne se sont pas encore cherchés : ils ont trouvé un guide avant de se trouver eux-mêmes. Et ce mécanisme est universel : la foi remplace la quête. Elle donne un visage à la réponse avant que la question ne soit devenue brûlante.

C'est alors que l'ordre surgit, sans ambiguïté : « je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ». Perdre Zarathoustra, ce n'est pas oublier le chemin ; c'est faire du chemin sa propre marche. Ce n'est pas renier par ingratitude, mais renier pour que l'enseignement cesse d'être extérieur. Et l'idée la plus paradoxale est la plus cohérente : « ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous ». Le retour du maître n'est possible qu'après la perte du maître. Autrement dit : la vraie rencontre ne peut avoir lieu qu'entre des êtres qui ne se tiennent plus dans l'asymétrie de la foi. Ce retour promet une autre qualité de regard, une autre qualité d'amour. « Je vous aimerai d'un autre amour » : l'amour du maître qui a des disciples est toujours suspect ; l'amour du compagnon qui retrouve des égaux est d'une autre nature. Il n'y a plus de croyants, il y a des amis.

Et ce mouvement culmine dans l'image du « grand midi ». Le midi n'est pas seulement l'heure du jour ; c'est l'instant de pleine lucidité, l'instant où l'ombre est la plus courte, où l'on se tient au centre. Mais ce midi n'est pas un repos : il est une traversée. L'homme est « au milieu de sa route entre la bête et le Surhumain ». Il n'est pas arrivé ; il n'arrivera pas comme on arrive à un lieu fixe. Il est en chemin, et c'est ce chemin même qui devient fête,

comme la plus haute espérance : non la possession du but, mais la capacité de marcher vers un nouveau matin. Le texte se garde d'une promesse facile : il ne promet pas le Surhumain comme un état, il le place comme horizon d'une transformation. Le midi est le moment où l'on sait cela, où l'on le consent, où l'on célèbre la route plutôt que le trône.

La phrase sur celui qui disparaît, « celui qui disparaît se bénira lui-même, afin de passer de l'autre côté », ajoute une nuance essentielle : il ne s'agit pas de fuir, mais de passer. Disparaître, ce n'est pas s'effacer par faiblesse ; c'est cesser d'être prisonnier de l'ancienne forme de soi. La bénédiction n'est plus donnée d'en haut : elle vient du passage lui-même. L'homme devient son propre témoin, son propre juge, son propre geste de salut terrestre. Et le soleil de sa connaissance est « dans son midi » : la connaissance n'est plus une lumière abstraite, elle est une maturité, une pleine heure intérieure.

Enfin, la proclamation « tous les dieux sont morts : nous voulons maintenant que le Surhumain vive » doit être entendue dans la logique du passage : elle n'est pas un slogan triomphal, elle est une dernière volonté. Elle ne dit pas : tout est permis ; elle dit : tout est à créer. Elle retire les anciennes garanties, et elle donne une tâche. Une tâche qui est dangereuse, et qui peut tourner au nihilisme si elle se comprend comme simple destruction. Mais dans le tissu du texte, elle signifie autre chose : la mort des dieux est le retrait des autorités ultimes, des consolations transcendantes, des murs éternels où se brisent les ailes ; et la volonté du Surhumain est la volonté que la vie devienne capable de sens sans se dérober hors de la terre. Il ne s'agit pas d'un culte nouveau ; il s'agit de la possibilité d'une humanité créatrice, fidèle à la terre, assez forte pour ne pas se réfugier dans des statues, assez libre pour perdre son maître, et assez patiente pour marcher, au grand midi, vers un matin encore inconnu.

Ainsi ce texte clôt en ouvrant. Il retire la main qui guidait, pour que la marche soit vraie. Il détruit l'idole au moment même où l'idole pourrait naître. Il fait du reniement non une trahison, mais une preuve. Et il laisse, au bord de la séparation, une seule chose qui demeure : une exigence d'avenir, une fidélité au sol, une espérance qui ne promet rien d'autre que la dignité de devenir.

LE POÈTE SANS VISAGE

Il vient sans visage, dans le soir sans emblème,
Il ne porte aucun signe au front, ni couronne,
Il traverse la rue comme on traverse un songe,
Sans réclamer un nom, sans recueillir des yeux,
Il parle peu, mais l'air, autour de lui, se change,
On dirait qu'une source a trouvé sa fissure,
Et que la terre écoute, au bord de son silence,
Ce pas qui ne promet ni victoire ni temple,
Seulement la patience d'un feu sous la cendre,
Et l'humilité d'être, là, sans se montrer.

Il sait la tentation des statues et des maîtres,
Le goût lourd de la foi qui s'abrite en un visage,
La douceur de rester élève, à l'ombre d'un autre,
La paix fausse du « oui » qui dispense de marcher,
Il sait comme un regard peut se faire prison,
Quand la vénération durcit l'âme et l'endort,
Alors il se retire, non par froideur, par justesse,
Il retire sa main pour que l'autre tienne debout,
Et le vide qu'il laisse devient une naissance,
Car le chemin commence où finit le secours.

Le poète sans visage n'enseigne pas des formes,
Il n'apporte aucun ciel où l'on puisse se perdre,
Il ne lève pas l'âme en l'arrachant au corps,
Il ne vend pas l'éclat d'une éternité facile,
Il ramène la vertu à la poussière humaine,
À la chaleur des mains, aux genoux qui se plient,
À la fatigue honnête, au pain, à l'eau, au froid,
À ce qui se déchire et pourtant veut grandir,
Il fait du sol un sens, non une lourde chaîne,
Et de la vie un lieu où l'invisible respire.

Il a brisé ses masques au seuil de la parole,
Il ne veut plus séduire, ni briller dans la nuit,
Il préfère l'ombre claire où la vérité tremble,
Cette clarté de veille qui n'éblouit personne,
Car ce qui veut durer ne se crie pas au monde,
Il faut des oreilles fines pour l'entendre venir,
Il faut une nuit lente, et des pas séparés,
Pour qu'un souffle d'avenir effleure un cœur fragile,
Le poète le sait : les messagers sont discrets,
Ils cherchent, dans le bruit, un silence habitable.

On l'attendait peut-être avec une voix de tonnerre,
Avec des mots d'airain, des hymnes, des drapeaux,
Mais il arrive pauvre, presque comme une absence,
Son chant n'a pas d'orgueil, sa force est dans le retrait,
Il parle aux choses basses, à la pierre, à la glaise,
À l'étang sans rivage, à la branche qui ploie,
À l'herbe qui se tait sous le pas d'un animal,
À la pluie qui console en descendant sans bruit,
Et l'on sent que ce monde, qu'on croyait épuisé,
Garde mille sentiers qui n'ont jamais été pris.

Il ne cherche pas à vaincre le hasard géant,
Il marche avec lui, pas à pas, sans mensonge,
Il sait qu'en nous s'incorpore la folie des siècles,
Que les erreurs des pères deviennent chair et volonté,
Que l'héritage est dangereux, qu'il coupe et qu'il lie,
Mais il ne se réfugie ni dans l'amertume,
Ni dans l'innocence de ceux qui se croient purs,
Il accepte le trouble, et dans ce trouble, il crée,
Non pour effacer la nuit, mais pour lui donner sens,
Non pour sauver la vie, mais pour la rendre digne.

Le poète sans visage sait aimer ses ennemis,
Et plus rude encore : il sait haïr ses amis,
Non la haine du fiel, mais la haine qui délivre,
La lame intérieure qui tranche les attaches,
Car l'amitié peut être une chaîne dorée,
Un refuge trop doux où le courage se couche,
Il refuse qu'on l'aime comme on aime une idole,
Il refuse qu'on le suive, il refuse qu'on le croie,
Il demande la rupture, il exige le départ,
Et sa plus grande fidélité, c'est de disparaître.

Il dit : perdez-moi, et trouvez-vous vous-mêmes,
Et le mot tombe en nous comme une pierre dans l'eau,
Il fait des cercles lents, il ouvre une distance,
Il laisse un froid d'abord, puis une force nouvelle,
Car le vrai compagnon ne se tient pas au sommet,
Il marche à côté, un jour, quand l'autre a su marcher,
Et le maître lui-même n'est maître qu'en se brisant,
En livrant sa couronne aux mains qui la déchirent,
En consentant au risque d'être renié,
Pour que l'amour devienne égal, et non vénération.

Alors naît une étrange espérance, sans prophétie,
Une espérance de terre, une odeur salubre,
Comme si le monde, un jour, pouvait guérir sans ciel,
Comme si l'homme, au milieu de sa route, pouvait fêter
Non l'arrivée au but, mais le chemin vers l'aube,
Comme si le grand midi n'était pas une victoire,
Mais la pleine lucidité d'un devenir accepté,
Entre la bête en nous et la hauteur à venir,
Entre l'instinct qui mord et l'esprit qui s'accorde,
Entre l'ombre profonde et la joie plus profonde.

1

Le poète sans visage ne prononce pas des dieux,
Il ne remplace pas l'ancien par un nouveau trône,
Il sait : les dieux meurent quand on les fait statues,
Et l'âme se perd quand elle cherche un appui,
Il préfère la tâche à la consolation,
Il préfère le feu fragile au dogme qui rassure,
Il préfère l'incertain, l'audace, le pas nu,
La joie d'essayer encore ce qui n'a pas été tenté,
Car la vie n'est pas close, et la terre n'est pas finie,
Et l'avenir respire là où personne n'écoute.

On le reconnaît à ceci : il ne garde personne,
Il ne rassemble pas des croyants autour de son nom,
Il écarte les mains, il desserre les cercles,
Il renvoie chacun à sa solitude féconde,
Il dit : veillez, écoutez, ne cherchez pas des signes,
Le monde parle en bas, dans les fissures du réel,
Dans la faille, dans l'ombre, dans la résistance des choses,
Et la parole juste ne vient pas d'un regard lisse,
Elle naît de la friction, du doute, de l'opacité,
Elle naît comme une braise, en secret, dans la nuit.

Il écrit avec peu, mais ce peu ouvre des terres,
Il laisse des blancs où l'âme apprend à respirer,
Il ne comble pas le manque, il l'habite en silence,
Car le manque est un seuil, et le seuil est un passage,
Il sait que l'on tue l'invisible en voulant le saisir,
Alors il parle à peine, pour ne pas faire écran,
Il laisse au lecteur la charge du feu,
Il laisse au disciple la tâche de devenir,
Il ne donne pas des réponses : il rend les questions vivantes,
Et la vie, à nouveau, redevient possible.

Et quand il revient, ce n'est pas pour régner,

C'est pour aimer d'un autre amour, sans possession,
C'est pour reconnaître, dans les yeux devenus fermes,
Ceux qui ont traversé l'épreuve de l'absence,
Ceux qui n'ont plus besoin de croire pour marcher,
Ceux qui ont déchiré la couronne et le masque,
Ceux qui ont appris à dire « non » à la statue,
Et « oui » au chemin qui mène à un nouveau matin,
Alors le compagnon se tient près du compagnon,
Et la fête n'est plus culte : elle est fidélité.

Le poète sans visage n'a pas d'œuvre qui l'emprisonne,
Il refuse que ses mots deviennent des murs éternels,
Il sait que la parole meurt quand elle se fige,
Il veut qu'elle demeure souffle, passage, tremblement,
Il veut qu'elle se perde pour renaître autrement,
Comme une eau qui se divise en mille ruisseaux,
Comme un vent qui traverse les arbres sans les posséder,
Comme un chant qu'on reprend sans savoir d'où il vient,
Et c'est pour cela qu'il s'efface : pour que la voix demeure,
Pour que la terre écoute, au-delà de son nom.

Il n'est pas l'orfèvre des nuages et des balcons,
Il n'est pas le pêcheur de pierres dans les ciels,
Il est l'obstiné du visible, du fini traversé,

Il cherche l'infini dans la chair des instants,
Il cherche l'éternel dans la pauvreté d'un geste,
Dans une main tendue, dans un pas qui revient,
Dans l'étang immobile où le monde se reflète,
Dans le fruit qui mûrit, dans l'automne qui consent,
Il sait : la joie n'est pas au-dessus de la peine,
Elle est plus profonde, quand la peine est profonde.

Alors il marche, sans visage, dans les saisons,
Il traverse les villes, les ruines, les sentiers,
Il ne demande rien au regard des passants,
Il n'a pas besoin d'être vu pour être fidèle,
Car la fidélité n'est pas une lumière,
C'est une tenue intérieure, une veille qui persiste,
Et ceux qui l'ont croisé ne savent pas son nom,
Ils savent seulement qu'ils respirent plus large,
Qu'ils ont retrouvé la terre, comme on retrouve une voix,
Qu'ils se sentent plus vrais, sans savoir pourquoi.

Il porte en lui le grand midi comme une promesse,
Non un midi de triomphe, mais de lucidité,
Un midi où l'on cesse de se mentir à soi,
Où l'on voit le chemin, et la route encore longue,
Où l'on bénit le passage, même s'il coûte,

Où l'on accepte de perdre pour pouvoir se trouver,
Où l'on comprend que l'ombre est une force d'écoute,
Et que la nuit rend au monde sa résistance,
Alors le soleil de la connaissance ne brûle plus :
Il mûrit, comme un raisin, dans le silence du cœur.

Le poète sans visage, au bord de la séparation,
N'offre pas d'autre pain que celui de l'effort,
Il dit : ne me gardez pas, ne me faites pas statue,
Ne me portez pas comme une preuve contre le monde,
Car je ne suis rien, si vous n'êtes pas vous-mêmes,
Et la parole n'est rien, si elle ne devient pas vie,
Il dit : la terre attend vos mains, vos pas, vos créations,
Elle attend que la valeur des choses se renouvelle,
Elle attend votre courage, votre joie de l'incertain,
Elle attend que vous soyez, enfin, des créateurs.

Et quand il se retire, le silence n'est pas vide,
Il est un espace ouvert, une chambre de veille,
On y entend plus bas le murmure des racines,
On y entend l'avenir comme un souffle discret,
On y entend la faille, et l'ombre, et le réel,
On y entend la vie qui cherche ses sentiers,
Et l'on comprend alors, dans une paix sans repos,

Que l'amour qui donne n'a pas besoin de visage,
Qu'il passe de main en main, de cœur en cœur, sans maître,
Qu'il est la terre elle-même, quand elle se met à parler.

Ainsi finit le chant : par un retrait, par une absence,
Par un poète effacé qui laisse le monde respirer,
Par une route ouverte où chacun doit marcher seul,
Mais où la solitude, un jour, devient un peuple,
Un peuple choisi par la veille, par l'écoute, par la terre,
Et dans l'air monte déjà une odeur de guérison,
Une odeur salubre, un espoir sans promesse,
La joie de devenir, au milieu de la route,
Et la dernière volonté, non comme un slogan, mais comme un feu :
Que vive, dans la terre, la hauteur à venir.